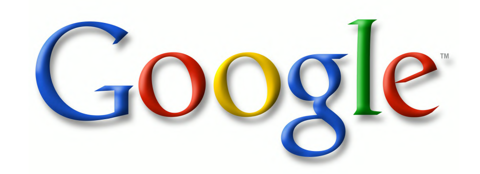
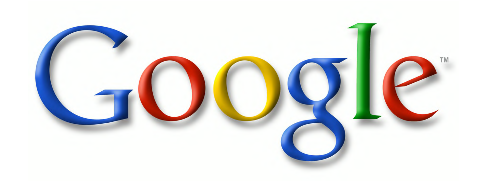
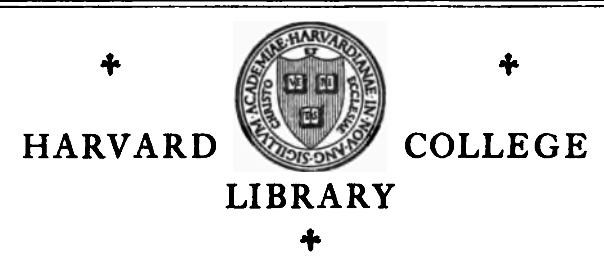




Boyer · Défense de l'Enseignemt des Écoles Catholiques - 1835





DÉFENSE

DE

L'ENSEIGNEMENT

DES

ÉCOLES CATHOLIQUES

Par M. Boyer

DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.



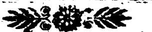
PARIS.

AD. LE CLERE ET Cᵉ, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, n° 35.

1835.





DÉFENSE

DE

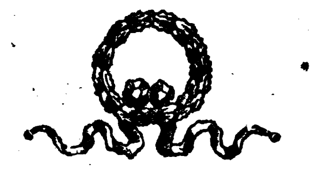
L'ENSEIGNEMENT

DES

ÉCOLES CATHOLIQUES

Par M. Boyer

DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.



PARIS.

AD. LE CLERE ET Cᵉ, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, Nº 35.

1835.



DÉFENSE

DE L'ENSEIGNEMENT

DES

ÉCOLES CATHOLIQUES.

0

DÉFENSE

DE

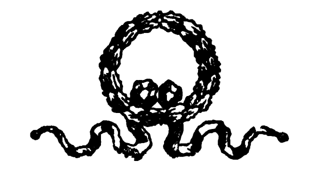
L'ENSEIGNEMENT

DES

ÉCOLES CATHOLIQUES

Par M. Boyer

DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.



PARIS.

AD. LE CLERE ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 35.

1835.

PARIS. — IMPRIMERIE D'AD. LE CLERE ET Cᵉ.

AVERTISSEMENT.

La secte dont je me suis déclaré l'adversaire a pris fin. L'Église est purgée de ce mauvais levain, qui tendoit à corrompre de plus en plus toute la masse. Cette partie de la jeunesse cléricale, qui avoit bu à la coupe empoisonnée de l'erreur, a rejeté le venin dont elle étoit infectée; elle a rendu au jugement du Chef de l'Église toute la soumission qu'on devoit attendre de sa piété et de la pureté de sa foi. La religion en a souffert un dommage moindre que celui qu'on avoit d'abord craint; car, il faut le dire, cette erreur a eu ses momens, où elle a paru redoutable à la vérité. Son agence, ses associations secrètes, l'audace de ses journaux, leur style de feu, le prosélytisme ardent de ses disciples, ses progrès invisibles et toujours croissans parmi des jeunes gens d'élite; toutes ces choses ont été un moment pour les gens de bien un sujet de terreur et d'alarmes. Enfin le secours d'en haut nous est venu au moment où il n'étoit guère attendu. Dieu a en quelque sorte tonné du haut des cieux,

Tout à coup ce parti tranquille et plein d'espérance a entendu le bruit du tonnerre; la première Encyclique a éclaté contre lui, comme une bombe au milieu d'une ville endormie au sein de la paix. Les Brefs de Sa Sainteté aux évêques ont frappé de nouveaux coups. Dès ce moment, le parti placé sur la défensive a vu ses presses se briser, ses associations se dissoudre, ses émissaires rentrer dans l'obscurité.

Profondément blessé, il a commencé à languir, à s'affoiblir; il en étoit presque à son dernier soupir, quand l'Encyclique du 25 juin lui a donné le coup de la mort. Et si nos conjectures ne sont pas vaines, si nous ne sommes pas abusés par de fausses espérances, nous pouvons ajouter avec vérité, qu'il n'y a pas d'exemple dans l'Eglise, d'une secte qui ait si peu vécu, et qu'on puisse appeler à meilleur droit, un avorton mort presque aussitôt que né. Le torrent sorti de ce court orage, a fait plus de bruit que de mal, sur le sol de la France; espérons que l'exemple d'une justice si terrible de Dieu sur l'orgueil, sera pour la jeunesse une leçon utile. A la vue de cette brillante étoile tombée

du ciel, elle apprendra que les dons éminens de l'esprit ne sont pas moins redoutables à un chrétien, que les biens de la fortune; que la malédiction de Dieu pèse sur les superbes, encore plus que sur les riches du siècle; et que ce sont les humbles de cœur et d'esprit, que le Fils de Dieu a canonisés, encore plus que les indigens des biens du corps. Plusieurs avoient peut-être prêté l'oreille à ces discours faux et trompeurs, que le siècle présent marche vers la perfectibilité; qu'il y a du vrai dans ce qu'on affirme du progrès de ses lumières; que les anciens, entêtés de leurs préjugés, sont de vieilles têtes fermées hermétiquement à toute idée bonne, par cela seul qu'elle est nouvelle; et que le jeune clergé, riche de tant de découvertes anciennes et modernes, arrive aujourd'hui de bonne heure à la maturité de l'age et de l'homme fait, à qui il appartient de donner le branle aux affaires. A présent que le charme est tombé, la jeunesse ne regarde pas sans frémir le profond abîme où la menoit ce guide infidèle.

C'est un ami qui parle; et le devoir de l'amitié, c'est la franchise qui ne dissimule

rien: et puis ces fautes réparées par une humble soumission de l'esprit sont heureuses, puisqu'elles lui vaudront plus de défiance d'elle-même, plus de soumission à l'autorité. Le vieillard qui réfléchit, les trouve plus dignes d'indulgence, que de rigueur. Les prêtres sont, comme tous les autres hommes, les enfans de leur siècle. L'esprit du siècle où nous vivons nous modifie de mille manières; c'est un air qui filtre, qui pénètre partout; et quand il souffle du vent de la présomption, ce vent ne peut qu'enfler un peu les esprits, jusque dans le sanctuaire. Or, que le caractère de l'esprit de notre siècle soit trop de certitude dans ses jugemens, de confiance dans ses moyens, d'amour pour la nouveauté, la vérité ne permet pas de dire le contraire.

Je le répète; la secte a passé, mais elle a laissé des traces de son passage, qui ne s'effaceront pas de si tôt? Qui sont-elles? Je ne dois pas les nommer toutes, mais je ne puis me dispenser de signaler ici ce triste effet qu'on lui attribue, et qui va faire le sujet de cet écrit. On a parlé de quelques opinions politiques scandaleuses que les oreilles chré-

tiennes n'étoient pas accoutumées à entendre; elles devoient germer dans les esprits: ce n'est pas impunément que les jeunes clercs de ce parti ont lu pendant plusieurs années le journal de *l'Avenir;* l'arbre de la liberté de la presse portera toujours de mauvais fruits. L'examen de cette politique antisociale pourra faire la matière d'un autre écrit. J'examine dans cet opuscule une erreur d'un autre genre, que ces mauvaises lectures ont créée dans les esprits. Je parle du mépris qu'elles ont inspiré à la jeunesse cléricale pour la théologie enseignée dans nos écoles, pour les questions qu'on y traite, et la méthode qu'on y suit. Toutes ces choses, sous le nom de scholastique, sont, pour les novateurs du jour, le but de leur dérision, un lieu commun où ils vont puiser la matière de leurs déclamations. Ce mal est profond, désastreux même. Ce préjugé meurtrier va jusqu'à ravager dans leur semence, et détruire jusque dans leur racine, tous les fruits de notre éducation ecclésiastique. Il en résulte que les élèves du sanctuaire écoutent avec prévention les leçons de leurs maîtres, lisent avec dégoût les livres classiques qui leur

servent de texte, ne les étudient plus que pour échapper à la vigilance de leurs supérieurs, ou pour fournir aux preuves de science exigées pour l'admission aux ordres. Ils emploient une grande partie d'un temps si précieux, et irréparable dans sa perte, à des lectures profanes, plus capables d'enfler de vent leur esprit, que de le nourrir de raison et de sagesse.

Cet opuscule, destiné à combattre ce travers, aura trois parties. Dans la première, j'expose l'histoire de l'origine et des progrès de la théologie scholastique. Dans la seconde, je développe ses nombreux avantages. Dans la troisième, je réponds aux reproches qu'on lui fait. Là, je me vois engagé avec peine dans une lutte corps à corps avec un adversaire qui a des titres merités à l'estime publique. Son élocution aisée, sa parole noble, élégante et facile, son beau talent pour écrire, sa piété même avoient inspiré tant de confiance à son évêque, qu'il a cru pouvoir sans danger l'ordonner prêtre, encore néophyte dans la foi. Pourquoi faut-il qu'il ait trompé de si belles espérances, et mêlé tant d'amertumes dans les derniers jours d'un prélat, son père à

bien des titres, puisqu'il l'avoit élevé avec tant de bonté, après l'avoir engendré au sacerdoce? Son système erroné, sceptique, subversif des fondemens de la foi, a été dénoncé à l'Eglise par M. l'évêque de Strasbourg. Le scandale des oreilles catholiques en a déjà fait justice. Sa réfutation est étrangère à mon sujet. Je n'ai à choisir dans ses écrits, que cette tirade, où sur un ton badin et léger, qui n'est pas sans fiel et sans aigreur, il verse tant de ridicule et de mépris sur la scholastique, méthode d'enseignement consacrée par le suffrage de l'Eglise, et par six cents ans de pratique dans ses écoles. Ces plaisanteries, si hardies et si déplacées au milieu de tant de licence et de dévergondage dans les idées, ne seroient, aux yeux de plusieurs, que des bagatelles dans la bouche d'un séculier : dans celle d'un prêtre et d'un instituteur de la jeunesse ecclésiastique, elles sont, je n'ose dire après saint Bernard (1), des blasphêmes, mais du moins des assertions scandaleuses, dignes d'être relevées avec force.

J'offre cet écrit aux jeunes élèves de nos

(1) De Consid. lib. II, cap. XIII, n. 22.

séminaires ; je les prie de le lire avec l'esprit qui l'a dicté, qui est un grand zèle pour la bonne doctrine, un grand désir de les préserver du venin de l'erreur, laquelle est pour eux aujourd'hui comme un air où ils respirent. Je l'offre encore aux prêtres engagés dans le saint ministère, pour qui la théologie doit être l'étude de toute la vie. Enfin pourquoi ne l'offrirois-je pas aussi à tant d'hommes recommandables de l'ordre séculier, qui sont pour l'Eglise comme le petit troupeau qu'elle a sauvé du naufrage de la foi? Plusieurs d'entre eux, par l'éminence du savoir, du rang, de la gravité des mœurs, font autorité dans le monde chrétien, et mettent encore par leur jugement un grand poids dans la balance de l'opinion publique.

DISSERTATION

SUR

LA THÉOLOGIE SCHOLASTIQUE.

Dans cette Dissertation, nous traiterons 1° de la définition et de la nature de la théologie scholastique ; 2° de son origine, et de ses progrès en France ; 3° de ses avantages ; 4° des reproches qu'on lui fait.

§ I.

DE LA DÉFINITION ET DE LA NATURE DE LA THÉOLOGIE SCHOLASTIQUE.

La théologie scholastique est, à mon avis, la science divine réunie dans un seul corps de doctrine, et exposée selon la méthode analytique et dialectique d'Aristote. Cette méthode est appelée scholastique, parce que les écoles l'ont adoptée, et qu'elles procèdent dans leurs raisonnemens selon les formes qu'elle indique.

Trois choses constituent, ce me semble, la théologie scholastique : 1° la réunion de tous les traités de la théologie dogmatique ou morale en un même corps d'ouvrage, qu'on a appelé *Somme* ou *Cours de Théologie*; 2° un choix de preuves puisées dans la raison, et dans une

métaphysique plus ou moins subtile : preuves qu'affectent d'une manière plus marquée les scholastiques, dans le but louable de montrer l'accord de la foi avec la philosophie humaine ; 3° les formes aristotéliques et péripatéticiennes adaptées aux discussions et aux controverses théologiques.

Il y en a qui identifient la théologie de ces derniers temps avec la scholastique. La Harpe, dans son *Cours de Littérature*, est tombé dans cette méprise ; et l'on seroit tenté de croire, que M. de La Mennais, aussi bien que l'auteur d'un opuscule qui a pour titre, *De l'enseignement de la philosophie en France, au dix-neuvième siècle*, partagent cette erreur manifeste, et qu'elle est la principale cause de leur mépris si prononcé pour la théologie moderne, et pour l'enseignement des écoles ecclésiastiques. La théologie est une et invariable : c'est la parole de Dieu écrite ; ou la parole non écrite, conservée par la tradition dans les ouvrages des Pères, dans les conciles de l'Église, dans les constitutions des Papes. Au moyen âge, la théologie a adopté une méthode plus rigoureuse et en quelque sorte plus géométrique ; elle en a pris le modèle dans les écrits de saint Thomas ; elle a insisté peut-être plus qu'autrefois sur les preuves prises dans la raison, dans l'autorité d'Aristote et des anciennes écoles païennes : mais au fond son objet est toujours le

même, sa matière n'a pas changé, seulement la manière de la traiter est différente; et identifier la scholastique avec la théologie, c'est confondre l'habit avec le soldat, l'armure avec le guerrier, la science des lois avec les formes du barreau. Encore un coup, depuis les apôtres jusques à nous, depuis saint Paul jusques à saint Thomas, depuis saint Thomas jusques à Suarez et à Benoît XIV, la théologie n'est autre chose que la parole de Dieu interprétée par l'Église. L'enseignement des derniers siècles ne diffère de celui des premiers âges de l'Église, que par la forme analytique et dialectique d'Aristote appliquée à la théologie.

§ II.

DE L'ORIGINE ET DES PROGRÈS DE LA THÉOLOGIE SCHOLASTIQUE.

La scholastique, à n'en considérer que le fonds et la substance, est aussi ancienne que l'Église. Toujours on a senti le besoin de montrer l'accord de la foi avec la raison, avec cette philosophie des sages de l'antiquité souvent appelée par nos saints docteurs une belle aurore de la révélation chrétienne. Plusieurs Pères de l'Église invoquent presque autant l'autorité de Platon, que les théologiens scholastiques celle d'Aristote; ils ne dédaignent pas de s'engager

dans des questions subtiles pour le besoin de la vérité. La plus haute métaphysique et la plus fine dialectique se déploient souvent dans leurs écrits. L'école d'Alexandrie se présente ici à nous. Origène étudia la philosophie païenne pendant cinq ans, pour devenir capable de combattre avec plus d'avantage les païens et les infidèles que la curiosité amenoit à ses leçons. Ses prédécesseurs, dans l'intérêt de la religion chrétienne, s'étoient préparés au même ministère par des études semblables.

Des philosophes habiles, subtils, pleins de sagacité pour démasquer les artifices de l'erreur, pour la suivre dans les faux-fuyans où elle se cache, pour démêler les replis tortueux où elle s'enveloppe, l'Eglise a toujours eu des hommes de ce caractère; toujours elle a encouragé ce genre de mérite: et sans cela, comment auroit-elle pu proportionner la défense à l'attaque? car enfin ce seroit bien mal connoître le génie de l'hérésie, que d'ignorer le parti immense qu'elle tire de la dialectique et de la fausse philosophie contre la vérité. Tantôt elle tend les filets de la plus fine métaphysique; tantôt elle s'environne de l'appareil d'une forme géométrique, pour déguiser l'erreur, et la cacher, pour ainsi dire, dans la nue. Quel dommage ne souffrira pas la foi, si ses défenseurs ne savent pas suivre l'ennemi

dans tous les détours où il se perd et se cache, manier ses armes, tourner contre lui les batteries qu'il dresse contre la vérité ? Je ne m'étonne pas que Bossuet ait censuré sévèrement le docteur Dupin pour avoir imputé comme un tort à saint Cyrille, ce talent bien plus digne de louange que de blâme, de savoir tour à tour varier le ton de la controverse, accabler son adversaire d'autorités, le presser par les argumens de la logique, le prendre dans les piéges qu'il tend aux simples par les procédés d'une dialectique déliée et subtile, démêler les questions abstraites et métaphysiques dont il embarrasse la matière de l'Incarnation; marchant en cela sur les traces de saint Basile, disputant contre les Eunoméens. La dialectique a été jugée dans tous les temps un auxiliaire si nécessaire à la théologie, c'est-à-dire à la science divine, que Sozomène remarque que les Pères du grand concile de Nicée avoient introduit dans leurs rangs plusieurs laïques exercés à la dialectique, pour venir au secours des évêques catholiques, la plupart plus versés dans les saintes lettres, que dans les sciences humaines. (Fleury, *Hist. eccl.* liv. XI, art. 6.)

Quant à l'analyse et à l'argumentation, exercices aussi méprisés et abandonnés par nos réformateurs modernes, qu'ils sont estimés et prati-

qués dans nos écoles ecclésiastiques, je crois en voir des vestiges précieux dans l'école d'Origène déjà citée. Ce grand docteur, dit Fleury, « ne se » contentoit pas de donner à ses disciples des » instructions superficielles; il creusoit et pénétroit leurs sentimens; il les interrogeoit, et » écoutoit leurs réponses; il les terrassoit quelquefois par des questions socratiques qui les » surprenoient. Enfin, ayant découvert en eux » un bon naturel, il n'omettoit rien pour cultiver, pour dompter ces esprits encore fiers... » Les ayant ainsi préparés et excités à s'instruire » par un enchaînement de discours engageans, » il en venoit aux instructions solides de la vraie » philosophie; 1° de la logique, en les accoutumant à ne recevoir ni rejeter au hasard les » preuves, mais à les examiner soigneusement, » sans s'arrêter à l'apparence ni aux paroles, dont » l'éclat éblouit, ou dont la simplicité dégoûte;.... » à juger de tout sainement et sans prévention. » Après ses leçons sur la logique, il appliquoit » ses disciples à la physique, aux mathématiques, » à la géométrie, à la morale; et après ces études préliminaires il les menoit à la théologie. » Il les exhortoit à ne s'attacher à aucun philosophe, quelque réputation qu'il eût, mais à » Dieu seul et à ses prophètes. » (*Hist. ecclés.* liv. V, art. 57.)

Pour ce qui est de la réunion de toutes les parties de la théologie en un seul corps d'ouvrage, cette œuvre si éminemment utile de la scholastique n'a pas été tellement inconnue à l'antiquité, qu'on ne puisse, en l'examinant d'un œil plus attentif, y découvrir quelques productions analogues, et dont les auteurs peuvent, sous bien des rapports, être considérés comme les précurseurs des scholastiques du moyen âge. Taion, évêque de Saragosse, composa au septième siècle une Somme de Théologie, recueillie des écrits de saint Grégoire pape, et de saint Augustin. Au siècle suivant, l'ouvrage de saint Jean Damascène remplit le même but, avec une plus grande étendue de vues, de savoir et de doctrine. Tout ce livre, distribué en quatre parties, traite de Dieu, de son essence, de ses attributs, du monde, de la prédestination et même de l'Incarnation. Ce docteur est, dit-on, à peu de chose près, le saint Thomas de l'église d'Orient. Ses décisions y sont révérées presque à l'égal de celles de l'*Ange de l'École* chez nous; et l'on peut dire qu'il a préparé les voies à ce genre d'ouvrages publiés en si grand nombre par les scholastiques, sous le nom de Sommes ou Cours complets de théologie.

Mais pour parler à la rigueur, la théologie scholastique n'a commencé qu'environ vers la

fin du onzième siècle; c'est alors qu'elle a pris sa forme, et en quelque sorte sa physionomie caractéristique. Hildebert, évêque du Mans et puis archevêque de Tours, composa une théologie digne de servir de modèle aux enseignemens de l'école. Hugues de Saint-Victor, Abailard, et plusieurs autres professeurs célèbres de l'université de Paris, marchèrent sur ses traces. Enfin Pierre Lombard, évêque de Paris, usa de cette méthode avec tant de succès, et avec une autorité si supérieure à celle de ses devanciers, qu'on peut le regarder comme le fondateur et le père de la théologie scholastique. Le nom de *Maître des Sentences*, qu'il porte, dit assez que les scholastiques suivans ont tenu à honneur d'être ses disciples. Le premier, il rangea dans un nouvel ordre les dogmes et les mystères de la foi, posa sous chacune des grandes divisions par lesquelles il partagea la science divine, une suite de thèses et de questions théologiques; écrivit au-dessous de chacune d'elles les passages et les sentences de l'Écriture, des Pères, des conciles de l'Eglise, qu'il estima les plus propres à leur servir de preuves. C'est de là que lui est venu le nom de *Maître des Sentences*. Ce nom fait son éloge; il prouve son bon esprit, son respect profond pour les anciens, son application à ne puiser la théologie que dans les bonnes sources,

son éloignement des abstractions de la métaphysique, qui commençoit déjà à envahir le domaine de la théologie, et à corrompre la simplicité de la foi. Son ouvrage, au plus fort de ces ténèbres de l'ignorance et de la barbarie, dans un temps où la rareté des livres égaloit le peu de goût et d'aptitude des esprits à les lire, fut d'un grand secours. Il devint, pour les maîtres et les disciples, une sorte de bibliothèque universelle, où l'Écriture et la tradition en raccourci passoient sous les yeux du lecteur sans aucun travail, ou plutôt avec un travail tout fait d'érudition, et de recherches si nécessaires à ces maîtres ignorans de la science dans son enfance.

Hugues de Saint-Victor avoit fait le même essai; mais Pierre Lombard le surpassa par un bien plus grand succès. Les scholastiques venus après n'aspirèrent pas à une autre gloire, que celle de bien saisir sa pensée; et si nous exceptons la Bible, on n'avoit pas vu jusqu'alors d'ouvrage illustré par un plus grand nombre de commentaires. Et pour le dire en passant, c'est l'époque où la science commença à devenir plus compliquée; aux *Sentences* de Pierre Lombard, vinrent se joindre les commentaires de ses disciples, et puis tout l'attirail de questions substiles, d'abstractions métaphysiques, d'opinions théologi-

ques qu'il leur plut de remuer à l'occasion du texte de celui qu'ils appeloient leur *Maître*. Il falloit cet aliment à l'activité de ces esprits vifs et pénétrans; resserrés dans un cercle étroit, ils étoient d'autant plus forcés de creuser, d'approfondir un petit nombre de questions, qu'ils ne pouvoient se répandre alors dans le vaste champ ouvert aujourd'hui à la théologie, les recherches de l'érudition, les discussions de la critique.

Enfin parut saint Thomas : ce grand docteur semble avoir commencé dans la théologie scholastique comme une ère nouvelle. Génie aussi vaste que profond, non moins subtil et pénétrant, que concis et serré dans sa manière, il fondit dans sa *Somme* la substance de tous ses autres écrits; il en fit le cours de théologie le plus étendu, le plus complet, le plus fort de raison et d'autorité qu'on eût vu avant lui. Ce grand scholastique mérite sous un autre rapport d'être appelé le fondateur et le père de la théologie qui porte ce nom. Il appliqua à la théologie la dialectique d'Aristote, il la revêtit de la forme géométrique: sous sa direction, les argumens de la théologie ne procédèrent plus qu'avec un appareil de formes dialectiques et péripatéticiennes. Saint Thomas, et saint Bernard son devancier, semblent avoir été suscités de Dieu comme deux astres ardens et luisans, pour briller dans la nuit

du moyen âge, pour l'éclairer, l'échauffer par la lumière de la science et les ardeurs de la charité. La théologie de saint Thomas y est demeurée comme une mine inépuisable, que ses successeurs ont exploitée, comme une source intarissable où ils ont puisé; et l'on sait que jusqu'à ces derniers temps, les cours de théologie se sont annoncés sous le titre de commentaires des écrits de l'*Ange de l'Ecole*. Le refrain ordinaire des prétendus philosophes contempteurs de la scholastique, et des novateurs de la double école que je combats en ce moment, est celui-ci : Le clergé doit marcher avec le siècle, écarter ce reproche qu'on lui fait d'être retardataire et immobile en quelque sorte dans ses vieilles idées et ses formes surannées, au milieu du mouvement qui entraîne les hommes et les choses vers la perfectibilité. Pourquoi, ajoute-t-on encore, ne pas approprier l'enseignement des écoles aux nouveaux besoins de la religion, au dernier état des erreurs du temps, et à la nouvelle position qu'elles ont prise à son égard? Je dirai volontiers à ces prétendus savans : Avec une connoissance plus approfondie de l'histoire du moyen âge, vous verriez que la théologie scholastique fut réellement amenée par les besoins de ces siècles nébuleux et obscurs, et qu'elle est dans une harmonie parfaite avec

l'état de la société civile et religieuse qui lui correspond.

A cette époque, les écoles venoient de s'ouvrir : or, des écoles, des professeurs, des livres élémentaires, des abrégés de la science, ne sont-ce pas là des choses corrélatives? Mais reprenons les choses de plus haut.

Dans les plus beaux siècles de l'Eglise, et même dans les suivans où s'opéra la décadence des sciences et des lettres, avant le douzième siècle, on n'écrivoit pas sur la théologie pour le seul plaisir en quelque sorte d'en parler et d'en écrire, ou même dans les vues plus hautes d'éclaircir d'obscures questions de dogme ou de morale. Une hérésie se montroit, un novateur essayoit de corrompre la doctrine; l'Eglise le condamnoit : un docteur prenoit la plume, défendoit la foi, les jugemens de l'Eglise, et répandoit une plus grande abondance de lumières, sur ce point de la foi catholique obscurci et mis en problème. En un mot, on n'écrivoit, dans l'origine, que pour le besoin de la foi, et nullement pour occuper ses loisirs, encore moins pour faire montre de science. Mais au douzième siècle, où l'on ouvrit des écoles, la force des choses dut amener des cours de théologie, des opinions humaines, des questions subtiles pour aiguiser l'esprit des étudians, et l'exercer à la

défense de la foi par les combats simulés de l'école. Mais les formes de la méthode scholastique, et les questions plus curieuses qu'utiles qui s'y mêlèrent souvent, tiennent à une cause plus élevée, et sont encore d'une manière plus marquée, le produit forcé du temps et des circonstances; et ici, pour être mieux compris, nous avons une seconde fois besoin de reprendre les choses de plus haut.

On sait que, dans la nuit du moyen âge, les sciences et les lettres jetèrent de foibles lueurs chez les Arabes; que les mathématiques, la physique, la médecine, la philosophie furent cultivées avec quelque succès sous le règne de leurs califes en Egypte et en Espagne. Or, il est aisé de voir que dans ces siècles ignorans, et par cela même plus près de la simplicité de la foi, plus loin de ces égaremens de la raison, malheureux fruit de l'orgueil de l'esprit et de l'enflure du savoir; dans ces siècles où les hérésies furent si rares, le mahométisme a dû être la matière ordinaire des écrits des théologiens, et de leurs ouvrages de controverse. Or, ces ennemis du Christ professoient la plus haute estime pour Aristote. Après le Coran, ils ne connoissoient pas d'autorité plus vénérable, plus décisive même, en matière de philosophie et de religion, que celle de ce philosophe. Ses écrits étoient

comme le grand arsenal où ils alloient puiser leurs moyens d'attaque contre le christianisme. Comment raisonner avec ces infidèles? les argumens de l'Écriture et de la tradition étoient à leur égard impuissans et sans force; ils n'avoient que du mépris pour la polémique des chrétiens, tant qu'elle n'empruntoit pas, pour les combattre, les preuves de la raison et les argumens de la dialectique. Ce fut alors que les théologiens chrétiens sentirent le besoin de lire beaucoup Aristote, pour soutenir avec avantage une lutte aussi redoutable; de montrer l'accord de la foi avec la raison, sa conformité avec la doctrine d'Aristote le premier des philosophes; de raisonner suivant les formes de sa dialectique; d'opposer argumens à argumens, syllogismes à syllogismes. La théologie ne connoissoit pas alors de meilleurs moyens pour défendre la vérité contre l'erreur.

Abailard fut le premier à essayer cette tactique, à mettre la main sur ces nouvelles armes. Les revers qu'il essuya dans ce genre de combat jusque-là inusité, ses chutes dans ces routes nouvelles ne sont ignorées de personne. Avant lui, saint Anselme, non moins subtil dialecticien qu'il étoit profond raisonneur, avoit mêlé à ses discussions sur Dieu, sur le mystère de la Trinité, un grand nombre de preuves prises dans cette métaphysique

rationnelle qui avoit alors beaucoup de vogue. Le sophiste Roscelin, Guillaume de Champeaux maître d'Abailard, Gilbert de la Poirée, enseignèrent aussi avec beaucoup d'éclat selon cette méthode, dans l'école de Paris. Othon de Frisingue la mit en honneur en Allemagne.

L'esprit curieux et raisonneur sur nos mystères, est trop voisin de l'erreur pour ne pas chanceler, et tomber quelquefois dans un terrain si glissant; et ces scholastiques hardis, pour avoir osé pénétrer trop avant dans les profondeurs de Dieu, furent éblouis par les rayons sortis de la nue où se cache la divine majesté, et terrassés par l'éclat de sa gloire. Tant de censures des Papes, des conciles, de la faculté de théologie elle-même, d'un si grand nombre de propositions enfantées par l'inquiète curiosité des esprits de ce temps, attestent à la fois et la vigilance de l'Eglise sur le dépôt sacré de la saine doctrine, et le danger de cette intempérance du raisonnement qui dépasse les bornes posées par la foi. Malgré ces écarts, cette méthode prévalut par sa supériorité et ses avantages, surtout depuis saint Thomas, et par le lustre que lui donna la haute réputation de ce saint docteur. Profondément versé dans la doctrine d'Aristote, et dans tous les secrets de sa dialectique, il affecta d'appuyer tous ses invincibles raisonnemens sur la doc-

trine de ce grand philosophe, et de les présenter sous la forme de sa logique, pour conduire plus sûrement à la foi ses aveugles admirateurs. On est étonné de le voir se proposer une foule d'objections, que les foibles yeux de ses adversaires n'avoient point aperçues, pour montrer, par sa facilité à les résoudre d'après les principes d'Aristote, combien la cause du christianisme est invincible, à n'en juger même que par la doctrine de ce philosophe. Après avoir ainsi tracé l'histoire de la scholastique, c'est-à-dire, de la dialectique d'Aristote appliquée à la science divine et à la philosophie humaine, il s'agit de montrer les avantages de cette méthode, que nous estimons grands, et bien supérieurs aux inconvéniens dont elle n'est pas exempte, comme toutes les choses humaines.

§ III.

DES AVANTAGES DE LA SCHOLASTIQUE.

Avant de commencer cette apologie de la théologie scholastique, posons nettement l'état de la question : sans cela on court le risque de se débattre contre des fantômes ou des monstres inventés à plaisir, pour jeter de vaines terreurs dans les ames.

Au seul nom de scholastique, de prétendus

savans, et la jeunesse imprudente qui les suit, se figurent des compositions informes, bizarres, monstrueuses à l'égal du Polyphème de la fable; *monstrum horrendum, ingens, cui lumen ademptum*. C'est le mot venu sous la plume d'un savant théologien (1), au souvenir de cette fascination des esprits en Allemagne et en France. L'étonnement n'est pas médiocre, quand on apprend que cet horrible monstre n'est autre chose que la science de l'Écriture et de la tradition, expliquée, développée selon les règles de la bonne logique; car la théologie des écoles modernes, et sa méthode telle qu'elle a été corrigée et réformée dans ces derniers tems, ne sont pas autre chose. Lisez les Théologies de Habert, de Tournely, d'Antoine, de Liguori, de Liebermann, et autres publiées en France, en Italie, en Allemagne; qu'y verrez-vous? un exposé sommaire et abrégé des hérésies anciennes et modernes, les décisions de l'Église, et les vérités qu'elle a converties par ses définitions en articles de foi catholique, posées en thèse, prouvées par les textes de l'Écriture, par les passages des Pères, les décrets des Conciles, les constitutions des Papes. Qu'y verrez-vous encore? Les principes de la théologie combinés avec ceux de la

(1) Liebermann, Préface de sa *Théologie*.

raison; les opinions théologiques nées à l'occasion des principes de la foi, discutées, examinées quand elles sont propres à les éclaircir; les subtilités, les abstractions métaphysiques élevées sur ces fondemens par les anciens scholastiques, éliminées ou montrées succinctement et par forme de narration historique; et toutes ces controverses exprimées dans un latin clair, facile, pur, et quelquefois élégant : voilà la théologie de nos écoles modernes, en voilà le fond, la matière, la forme.

Sa méthode, la voici : Poser avec clarté l'état de la controverse, la dégager avec une scrupuleuse attention de toutes les questions étrangères, que l'art du sophisme s'efforce d'y mêler pour l'obscurcir et la dérober aux yeux du lecteur; la diviser en des membres visibles, palpables, et tout à la fois distingués, séparés, comme les bornes qui divisent les terres; bien définir les termes pour écarter l'équivoque, cette *mère du trouble et de la confusion dans le langage*; faire précéder la discussion, de principes clairs, incontestables, semblables à ces fanaux qu'on place à l'entrée des routes pour éclairer la marche; déduire ses preuves et ses moyens, les étendre, les resserrer, en résumer tout le fond et la substance en un syllogisme net et précis; les développer avec ordre, en prouvant tour à tour la majeure

et la mineure; exposer les objections avec autant de clarté que de force, les pousser jusqu'à leurs plus exactes précisions par une gradation d'instances qui vont toujours croissant, jusqu'à ce que la difficulté soit arrivée à son dernier période; leur opposer des raisons claires et précises : qu'y a-t-il, dans tous ces procédés, qui ne soit clair, méthodique, propre à débrouiller les questions les plus épineuses, à y répandre la lumière, à opérer dans les ames cette conviction profonde qui en bannit jusqu'à l'ombre du doute? Que le lecteur équitable juge, et qu'il prononce; n'avouera-t-il pas facilement, que cette scholastique, qu'on lui avoit montrée sous des couleurs si noires, dans cet état où l'ont mise aujourd'hui la marche du temps et le progrès des lumières, n'est autre chose que la science divine, exposée selon les règles de la bonne logique, de cette sage dialectique qu'on retrouve dans toutes les discussions politiques, philosophiques, littéraires, et même dans tous les discours oratoires dignes de louange. Ces règles sont plus marquées, plus apparentes, plus tranchées en quelque sorte dans les livres élémentaires à l'usage des cours de philosophie et de théologie, et dans les leçons des maîtres qui y président; il le faut bien. Ces ouvrages sont des cours pratiques de dialectique et de raisonnement ap-

pliqués à la philosophie et à la théologie, et aux importantes questions dont ces hautes sciences s'occupent. Or, un maître qui veut initier ses élèves dans l'art qu'il enseigne, qu'a-t-il de mieux à faire que d'en pratiquer les règles en leur présence, de leur en montrer par le détail tous les procédés, de les y exercer par des essais où la pratique rigoureuse en est exigée, sauf à faire remarquer qu'une grande liberté leur sera donnée dans les compositions littéraires, sinon de s'en affranchir entièrement, du moins de les cacher, de les masquer en quelque sorte sous des formes plus rapides et plus oratoires. Et ici je pourrois appeler en témoignage les plus célèbres rhéteurs qui ont analysé les préceptes de l'art de bien dire, et montrer au lecteur la rhétorique donnant la main à la dialectique, et par contre-coup à la scholastique.

Après ces préliminaires, qu'il me soit permis de décharger mon cœur en présence *du public*, par une plainte qu'il n'estimera point injuste ni déraisonnable. On connoît la funeste influence qu'ont sur la multitude les mots vagues et mal définis : point de haine et de prévention qu'on ne puisse faire pénétrer dans son esprit par ce méchant artifice. La religion et la société, dans tous les siècles, et surtout depuis quarante ans, en ont fait une désastreuse expérience.

Les mots de *Guelfes* et de *Gibelins*, d'*Aristocrates*, de *Girondins*, de *Fédéralistes*, ont plus servi les sinistres desseins des factions insurgées contre l'autorité, que les armes de la guerre. Au seul nom de philosophes et de réformateurs de la philosophie, on s'attend à voir des hommes graves, austères, dont la langue est celle de la froide raison, de l'impartiale sagesse, de l'inflexible justice; des hommes ennemis irréconciliables de tout ce qui porte la moindre apparence d'artifice, de violence, de cabale pour opprimer la vérité et la justice : et, quand on voit ces mêmes hommes recourir à des moyens odieux et déshonorans, par cela seul qu'on peut les appeler révolutionnaires, on ne peut s'empêcher de crier au scandale, pour l'honneur de la philosophie et de la saine raison. Et cependant, je le dis à regret, le mot de *scholastique*, dans la bouche et sous la plume de nos beaux esprits, n'est autre chose qu'un fantôme noir et hideux élevé dans le champ de la philosophie, comme ceux qu'on aperçoit dans nos jardins, pour servir d'épouvantail. La foule innombrable des demi-savans qui marchent à leur suite, est pour eux comme un vil peuple, qu'ils méprisent assez pour espérer de le conduire par des mots, vers les fins cachées d'un orgueil avide de nouveautés et de réformes.

Après cette digression, que le besoin de ma cause rendoit nécessaire, je rentre dans mon sujet, et je fais observer que, d'après cet état de la controverse, je ne me constitue pas ici le défenseur de la théologie du moyen âge ni de sa méthode. La première est chargée d'un amas de questions subtiles, abstraites, métaphysiques, plus curieuses qu'utiles, entièrement étrangères au véritable but de la science divine, qui est d'édifier la charité par un exposé clair et simple des dogmes de la foi, ou de rectifier la conscience par une détermination précise des devoirs de la morale; *finis præcepti est charitas de corde puro, et conscientia bona, et fide non ficta* (1). Sa méthode est un attirail de formes lourdes, pesantes, incommodes, embarrassantes pour l'écrivain; comme seroit pour le voyageur des masses de plomb destinées officieusement à le soulager dans sa marche. Quant aux *théologiens* de ces mêmes âges, je ne partage ni l'admiration, ni le mépris qu'on leur a prodigués tour à tour. Je ne me dissimule pas les défauts qu'on leur reproche avec justice; un style sec et décoloré, une manière lâche, diffuse, fatigante, à cause du besoin qu'elle sent de tout dire, d'épuiser les matières, de se perdre dans un la-

(1) I Tim. I. 5.

byrinthe de questions étrangères, au lieu de se presser vers le but par une marche rapide et serrée. Mais donnez-moi un esprit grave, sérieux, qui estime peu les ornemens et les mots, au prix des choses, c'est-à-dire des bonnes raisons; que d'or et de matières précieuses ne trouvera-t-il pas au milieu de ces sables? que de recherches curieuses au milieu de ces matériaux informes (1)? Au sortir de la lecture de quelques chapitres de Suarez et de saint Thomas, l'esprit se sent plus rempli de lumières, plus enrichi d'idées, qu'après celle d'un millier de ces écrits de toute sorte, enregistrés chaque semaine dans le journal de la librairie. Je me figure d'un côté un repas solide et des mets succulens, et de l'autre des viandes creuses qui gonflent l'estomac et ne le nourrissent pas, ou plutôt des poisons subtils qui le flattent, le corrompent, et le tuent. Plusieurs de ces grands théologiens, tant méprisés par nos prétendus beaux esprits, pourroient sans usurpation être appelés de grands hommes; ils apparoissent dans le moyen âge, comme ces grands monumens élevés alors par l'architecture gothique ou plutôt arabesque: on oublie volontiers les figures informes, les

(1) En lisant Grenade, Rodriguez, le P. Saint-Jure, on est étonné de leurs vastes connoissances dans l'antiquité profane.

ornemens faux et recherchés dont ils sont surchargés, pour admirer ces colonnes si hautes, ces voûtes si hardies et si élevées, et toute l'immensité de l'espace enfermé dans leurs vastes proportions. Nos petits esprits, en méprisant jusqu'à l'insulte ces savans personnages, ressemblent à ces nains bien parés et bien vêtus, qu'on verroit sourire de pitié, en traversant le pont Louis XVI, à la vue des statues colossales de nos vieux guerriers, de leur costume antique, de leur énorme stature. Ce sont encore ces jeunes étourdis, sur lesquels le vieux Sully, vêtu à la Henri IV, jette un regard de dédain et de colère, en entrant dans le cabinet du roi, pour y traiter de grandes affaires. La vue de tant de suffisance, mal justifiée par le savoir, me met au cœur cette parole, pour leur dire : La première condition rigoureusement nécessaire pour juger avec tant de sévérité la théologie et les théologiens scholastiques, c'est d'être versé dans cette science et d'en avoir lu les ouvrages. Le talent d'écrire avec facilité ou élégance, ne suffiroit pas à un écrivain, eût-il même quelque connoissance sur la philosophie et les sciences naturelles, pour traiter avec hauteur et juger avec mépris les Cujas, les Barthole, les Domat, les Delvincourt et autres commentateurs anciens ou modernes de nos différens codes de jurisprudence.

L'incompétence des beaux esprits que je combats, à parler et à prononcer sur la théologie des écoles catholiques, n'est pas moindre. M. de La Mennais lui-même, avec le mérite d'un esprit plus vaste, d'une imagination plus forte, d'un style plus vigoureux; quels titres a-t-il pour s'ériger en censeur, en juge, en réformateur de la théologie et de ses écoles? Et s'il veut se faire justice à lui-même, ne sera-t-il pas obligé de convenir, que la théologie est une science positive, qu'on n'invente pas, qu'on ne crée pas d'imagination, mais qu'il faut prendre toute faite, telle qu'elle est dans l'Écriture, et dans la tradition, expliquée, interprétée par les Pères, les conciles et les décrets de l'Église; toutes choses qu'on ne rencontre pas, qu'on ne devine pas en méditant dans un cabinet, et en jetant sur le papier avec un style brûlant, les rêves qu'on y a faits, rédigés sous les inspirations d'une imagination en feu et d'un cerveau en ébullition. Des esprits si fougueux, quand ils ne sont pas domptés par l'humilité chrétienne, ou contenus par l'autorité de l'Église, courent le risque de tomber des paradoxes de l'erreur dans les excès de l'impiété en délire.

Je finis par une remarque qu'on a faite avant moi. Les abus de la scholastique ont été le malheur des temps et des siècles, encore plus

que le tort de l'Église et de ses écoles ; son influence ne servit qu'à les affoiblir, les atténuer, les diminuer. C'est de l'ordre ecclésiastique que sortirent ces foibles lueurs du bon goût qui brillèrent au milieu des ténèbres du moyen âge. Clémangis, secrétaire du Pape d'Avignon, Benoît XIII, écrivoit à la fin du quatorzième siècle dans un latin pur, cicéronien, dégagé des formes de l'école. La découverte de l'imprimerie, qui survint peu après, opéra dans les lettres la grande révolution qui en changea entièrement la face. Ce soulèvement général qui se fit alors dans le monde littéraire, contre les formes rigoureuses et incommodes de l'école, ne vint pas des Protestans : ils s'en sont fait honneur avec plus de jactance que de justice ; ils ne firent que suivre un mouvement, dont les premières impulsions tenoient à ce grand nombre de beaux génies qui faisoient alors l'ornement du clergé et du sacré collège ; les Bembe, les Sadolet, les *Polus*, les Melchior Cano, et Erasme lui-même, que les Protestans ont tort de revendiquer comme un des leurs.

Ces préliminaires étoient nécessaires pour saisir le véritable sens de l'exposé que nous allons faire des avantages de la théologie scholastique.

PREMIER AVANTAGE.

Les Sommes, ou Cours complets de Théologie.

Et d'abord n'est-ce pas un immense service rendu à la science, que la réunion de toutes les parties de la théologie en un seul et unique corps d'ouvrage? Ce service est vraiment d'un prix incalculable : nous en jouissons comme de l'air et de la lumière, sans songer à tout le bien qui nous en revient; il est tel néanmoins, qu'il n'a pu nous arriver que par le laps du temps. C'est un héritage continuellement agrandi par les travaux des savans et des docteurs qui nous ont précédés; huit siècles entiers n'ont cessé d'y apporter le tribut continuel de leurs veilles et de leurs travaux. Arrêtons-nous ici un moment pour mieux comprendre cette vérité. On sait qu'il n'y a pas, dans notre sainte religion, un dogme, un mystère, contre lequel la raison humaine ne se soit révoltée. Incapable, dit énergiquement Bossuet, de porter tout le poids du secret divin, elle a toujours cherché à en ôter quelque chose, à le rabaisser à sa foible portée. L'Eglise sans cesse vigilante, et dont les oreilles attentives sont en quelque sorte toujours dressées au moindre vent de l'erreur, n'a fait grâce à aucune nouveauté profane. Elle a parlé autant de

fois que l'erreur a élevé la voix, opposant toujours, par les décrets de ses papes et de ses conciles, des déclarations nettes et précises de la foi de tous les temps et de tous les siècles, à ces doctrines d'aujourd'hui qui n'étoient pas hier ; accablant la nouveauté par le poids de tous les âges passés, de leurs traditions, de leurs enseignemens, de leurs croyances. Les docteurs, dans leurs savans ouvrages, ont étendu et développé ces courtes définitions de sa foi, ont montré leur conformité avec la doctrine des siècles précédens, leurs admirables convenances avec les vues de la raison; et par là ces dogmes, ces vérités, plus étendus, plus développés, ont passé de la foi implicite, divine, à la foi explicite et catholique. C'est par suite de ces hérésies toujours condamnées par les décrets de l'Eglise, de ces dogmes toujours mieux éclaircis, mieux développés par les ouvrages de la tradition, que la foi catholique est justement comparée à une source toujours pleine, toujours continue, qui traverse les âges et les siècles en grossissant, en fournissant de nouvelles eaux, et qui devient ce fleuve majestueux, dont le cours non interrompu dans le temps, va se perdre dans l'éternité. Supposez à présent un théologien dépourvu des secours que lui donnent nos Théologies élémentaires, pour discerner les

erreurs des siècles passés, les moyens de défense qu'on leur a opposés, et les décrets de l'Église qui les ont frappés de mort; autant de pièces recueillies et enrégistrées, à mesure qu'elles paroissent dans ces mêmes abrégés : que ce pauvre théologien est à plaindre! il va à la recherche de ces mêmes vérités dans les écritures des deux Testamens, où elles sont renfermées; dans les ouvrages des Pères, où elles sont éparses et disséminées : quel chaos, ou plutôt quelle mer sans fond et sans rives! Par les travaux des théologiens dont je parle, les eaux de cet océan sont en quelque sorte resserrées dans un canal où chacun peut entrer; toutes ces richesses amassées et accumulées par les siècles précédens, sont réunies comme dans un trésor où tous peuvent puiser.

On a dit souvent, qu'un enfant élevé dans une école chrétienne possédoit sur Dieu, ses perfections, la cause première de l'univers; sur l'homme, son origine, sa destinée; sur le souverain bien, sur toutes les vérités de la religion et de la plus haute philosophie, plus de connoissances que n'en ont jamais eues les sages de l'antiquité, en réunissant ensemble toute la science de leurs écoles. A qui devons-nous ce bien inappréciable? à nos abrégés de doctrine, connus sous le nom de *Catéchismes*. Nos abrégés de

théologie scholastique ont opéré des effets sinon égaux, du moins analogues et semblables à ceux-là; et je maintiens qu'un jeune théologien qui comprend, qui possède bien les Théologies élémentaires enseignées dans nos écoles, quoiqu'à une distance immense des Origène, des Athanase, des Chrysostôme pour ce qu'on appelle élévation de pensées, pénétration d'esprit, profondeur de vues, force de génie, a néanmoins, sur un grand nombre de vérités éclaircies par la dispute, fixées par les définitions de l'Église, des idées sinon plus grandes, plus élevées, du moins plus nettes, plus précises que ces grands docteurs; j'ajoute même, que la somme de ses connoissances théologiques surpasse la leur. Et voilà le premier avantage de la théologie scholastique; la science immense des vérités dogmatiques ou morales, utiles à l'édification de la charité et à la réforme des mœurs, resserrée dans un cercle étroit où un médiocre esprit peut les voir et en nourrir son ame.

SECOND AVANTAGE DE LA SCHOLASTIQUE.

Plus d'ordre et de clarté dans les idées de celui qui captive de bonne heure son esprit à en suivre les formes.

La forme scholastique est vraiment une contrainte salutaire, qui force l'esprit à arranger

les idées selon leur suite naturelle, c'est-à-dire selon l'enchaînement qui les lie dans l'ordre de la nature; et avec l'ordre, cette méthode amène la clarté, car la clarté vient de l'ordre; avec l'ordre dans les idées commence la lumière, avec leur confusion, l'obscurité. Voyez ce tas de livres sur le pavé, c'est le chaos; mettez-y de l'ordre, plaçant les livres d'histoire, de science, de littérature, de grammaire, séparés dans les rayons d'une bibliothèque; avec l'ordre, la lumière luit sur tous ces objets, l'esprit les discerne et les démêle, et classe chacun dans son genre et son espèce. Il en est de même dans l'ordre intellectuel: un discours est un amas d'idées; vous y verrez naître la clarté ou la confusion, selon que vous classerez ces objets tout spirituels, dans leur ordre naturel. Or, ce bel ordre père de la lumière, *lucidus ordo*, est un fruit précieux de la méthode scholastique. Il est vrai, cet esprit d'ordre c'est la nature qui le donne. La clarté sort d'un esprit net, comme une eau limpide d'une source pure. Toutefois l'éducation et ses moyens artificiels peuvent venir ici au secours de la nature, la soulager dans l'enfantement des idées, et dans le travail qu'exige leur disposition convenable: or, parmi ces moyens il faut surtout compter la forme scholastique. Il est impossible de la suivre dans un discours, sans que les idées

ne s'y voient à leur place, et qu'elles ne soient comme forcées de se ranger selon l'ordre de la nature.

Le moyen souverain, dit-on, d'éclaircir une idée obscure dans l'esprit, c'est de l'écrire. Tant que l'esprit porte dans son entendement une idée confuse, mal digérée, la main ne peut se résoudre à l'écrire; mais aussitôt qu'elle s'épure et se clarifie par la réflexion, dans l'alambic de l'esprit, elle coule et distille, pour ainsi dire, sans peine par le canal de la plume. Pareillement voulez-vous ranger une suite, une masse d'idées dans leur ordre naturel? travaillez, faites effort pour les classer dans votre esprit selon la méthode scholastique, et pour les réduire à la forme qu'elle affecte. Tant que vos idées s'y refusent, c'est une preuve manifeste qu'elles ne sont pas encore suffisamment éclaircies dans votre entendement. Essayez de poser avec clarté l'état de la question, de la réduire à sa plus simple expression, de partager la *matière*, *de* l'enfermer par de bonnes divisions dans ce cercle de l'étendue où il vous plaît de la circonscrire, de la resserrer, de la résumer en syllogismes, de l'étendre et de la développer en prouvant successivement majeure et mineure, de mesurer de l'œil les objections principales et tes réponses qu'on peut y faire; si vous ne pos-

sédez pas la matière, si vous n'en êtes pas assez le maître pour la plier dans tous les sens, l'envisager sous toutes les faces, la reproduire sous toutes les formes, jamais vous ne parviendrez à la soumettre à cette rigueur de la méthode scholastique, que nous venons d'exposer. Il est donc visible que le travail que coûte à l'intelligence l'observation plus ou moins stricte des formes de la scholastique, tourne entièrement au profit des compositions de l'esprit, de ce bel ordre qui en unit toutes les parties; car, je ne me lasse jamais de le dire, l'ordre et la clarté sont deux choses aussi connexes que l'effet et la cause. Ici je me représente un jeune homme abondant dans ses idées, d'une imagination aussi féconde qu'elle est vive et impétueuse; à peine est-il entré dans la méditation d'un sujet, qu'il se voit comme assailli par une foule d'idées, elles s'accumulent dans son esprit, s'y croisent et s'y embarrassent; un chaos se forme dans sa tête. Captivez-le, pendant tout le cours de sa philosophie, sous le joug des formes de la dialectique d'Aristote; qu'il soit obligé de les pratiquer avec rigueur dans ses compositions ou dans les disputes de l'école; c'est par là que vous dompterez sa fougueuse imagination, que vous le forcerez à digérer ses idées, à les classer dans ce bel ordre qui en fait la lumière et la force: dégagé de ces entraves, l'esprit n'aura

rien perdu de sa vigueur, l'imagination de son éclat; mais ses compositions seront plus sages, mieux ordonnées; elles sortiront de son cerveau, comme Minerve de celui de Jupiter, tout armées, c'est-à-dire, avec tout le degré de lumière et de force dont elles sont capables. Voyez ce coursier fougueux et indompté, il s'élance avec une impétuosité que rien n'arrête, à travers les ravins et les précipices; apprenez-lui par les exercices du manége à connoître le mors et la bride, et bientôt vous le verrez courir, s'arrêter, se tourner à droite, à gauche, galopper, se tenir au pas, se mettre en ligne, selon que la trompette sonne la retraite ou la charge. On reconnoît là quelque chose de la méthode selon laquelle Origène se plaisoit à former ses disciples dans l'école d'Alexandrie.

TROISIÈME AVANTAGE DE LA SCHOLASTIQUE.

L'esprit d'analyse.

L'esprit d'analyse est un autre fruit bien précieux de la méthode scholastique. Le talent de l'analyse n'est pas moins nécessaire à l'esprit pour apprendre, que l'instrument à l'ouvrier pour travailler. Sans l'esprit d'analyse, les dons de l'imagination et de la mémoire sont presque perdus, et à peu près inutiles: lectures, conver-

sations, rien ne profite à un esprit lâche et diffus; il ressemble à un mauvais estomac qui reçoit tout, et ne digère rien; c'est une constitution d'esprit vicieuse, semblable à un tempérament incapable de convertir par les opérations chimiques de la digestion les alimens en chyle ou en sang. Avec cet esprit d'analyse, les livres lus et médités laissent dans l'esprit un petit nombre d'idées principales, qu'il s'incorpore en quelque sorte comme un fonds qui lui devient propre, et où il ira puiser la matière de ses productions. Otez cet esprit d'analyse, la lecture, l'étude, la réflexion, ne mettent dans l'ame autre chose que ces images fugitives dont parle saint Jacques, que l'esprit a vues, et qui ont fui sans y laisser aucune trace de leur passage. L'esprit d'analyse, nécessaire au philosophe, ne l'est pas moins à l'orateur; c'est par là qu'il étend ou resserre ses idées, qu'il les développe et les met dans un beau jour, ou les concentre dans un foyer de lumière; qu'il serre son adversaire et le presse, ou se donne plus de large pour le combattre. C'est l'esprit d'analyse qui a découvert le syllogisme; invention admirable, au moyen de laquelle l'esprit enferme des discours et quelquefois des livres entiers dans le cercle de trois propositions, qui sont comme un mur contre lequel il dresse ses batteries dans l'attaque, ou

qui est son rempart dans la défense. Or, pour appliquer ceci à notre sujet, la scholastique est-elle autre chose que la pratique de l'analyse ? jusque là qu'elle en porte le nom, et qu'on l'appelle indistinctement méthode analytique ou scholastique.

QUATRIÈME AVANTAGE DE LA SCHOLASTIQUE.

Plus de précision dans les idées.

Une manière plus briève et plus précise est encore le fruit précieux de la méthode scholastique. Fleury (1) conteste ici en matière claire : le squelette est moins volumineux que le corps vivant ; le résidu laissé par l'alambic au fond du vase, y occupe moins de place que la liqueur qui le remplit ; et il est visible que l'esprit accoutumé à réduire le discours à ses idées principales, ces idées à leurs termes les plus simples, acquerra par là une précision dans ses pensées et ses jugemens, que ne connoît pas l'homme étranger à ces procédés, qu'on pourroit appeler la chimie intellectuelle des esprits.

Je dirai même, chose plus étonnante ! que la rectitude des idées elles-mêmes gagne et profite dans la pratique de la méthode scholastique. Je le sais : il en est des esprits de travers, comme

(1) Cinquième Discours sur l'Histoire Ecclésiastique.

des corps bossus et tortus ; l'art n'est pas moins impuissant pour corriger les uns que les autres : mais si quelque chose peut diminuer ce défaut de l'esprit mal conformé, le redresser en quelque sorte, rectifier les idées plus ou moins faussées par le mauvais esprit du jour, c'est encore la pratique de la méthode scholastique qui obtiendra ce but salutaire. Pourquoi ? c'est que les idées fausses sont par cela même inégales, irrégulières dans leur forme ; elles résistent à l'esprit qui veut les ordonner, les classer dans un plan sagement conçu ; elles ressemblent à ces pierres informes et mal polies, que le maçon sent le besoin de tailler, de couper, avant que de les aligner dans le mur qu'il édifie : et je ne crains pas de dire qu'un bon esprit, par la seule peine qu'il éprouve à ranger ses idées en ordre, est averti qu'elles manquent, par quelque endroit, de vérité, de justesse, d'exactitude. Au reste, on ne s'écarte jamais impunément de ces règles de l'art de bien raisonner et de bien dire. L'école que je combats en a fait l'expérience, et elle en a porté la peine ; elle a méprisé la scholastique, et la scholastique s'est vengée en lui ôtant le mérite de la bonne logique. Ses productions sont sans lien, sans suite, sans aucun plan fixe, morcelées, hachées en quelque sorte en paragraphes isolés et détachés ; on y désire partout

ce bel ordre, cette marche simple et lumineuse, qu'on admire dans les bons ouvrages de la littérature française.

CINQUIÈME AVANTAGE DE LA SCHOLASTIQUE.

Son efficacité pour démêler les artifices de l'erreur.

Je ne connois point d'armes plus puissantes, de batteries, en quelque sorte, plus redoutables à l'erreur, que la scholastique réduite aux termes de la bonne logique, telle que nous la défendons ici. Les armes de l'erreur sont la fausse éloquence et la fausse logique. Donnez-moi un bon dialecticien, habile à se servir des procédés de la logique, et il aura bientôt désarmé son adversaire, et démonté, pour ainsi dire, toutes ses pièces. Mettons la chose en scène; elle nous apparoîtra d'une manière plus vive et plus sensible. Je me figure ici en présence un sévère dialecticien, et un sophiste éloquent et habile. Le sophiste a la parole : il débite une plaidoirie où se déploie tout ce que l'éloquence peut fournir de ressources pour pallier le vice d'une mauvaise cause; digressions agréables, tours adroits, figures vives et animées, élocution brillante et ornée, mélange de la vérité et de l'erreur fondues avec tant d'artifice, qu'elles semblent n'avoir plus qu'un même corps et une même couleur.

Son adversaire reprend froidement sa harangue, en résume tout le fond et la substance en quelques syllogismes, nie les majeures et les mineures, prouve ses dénégations en termes concis, serrés, pleins de sens et de lumière; ne laisse aucune place aux digressions, en posant nettement la question; démêle les équivoques par des distinctions claires et précises. L'ami de la vérité, qui assiste à ces discussions, se réjouit bientôt, comme le voyageur au sein de la nuit quand il voit une lumière vive qui perce la nue. Le sophiste essaie-t-il de couvrir, de masquer l'erreur, sous les formes de la fausse dialectique? fausses notions, fausses définitions, principes louches et équivoques, divisions, sous-divisions où il cache l'erreur et l'enveloppe comme dans des recoins et des replis? le scholastique exercé reprend, oppose syllogismes à syllogismes, définitions à définitions, suit l'adversaire dans tous les défilés où il se sauve. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que, depuis la prétendue réforme de Luther et de Calvin, toutes les innombrables sectes qui en sont sorties, au milieu de tous les dissentimens ou divisions qui les ont, dit énergiquement Bossuet après saint Augustin, partagées et rompues en tant de morceaux, se sont réunies dans ce point unique et comme fixe, le mépris de la théologie scholastique; même aversion pour cette

méthode de la part de tous les novateurs en philosophie, en politique, en littérature. Ne seroit-ce pas que les corrupteurs du vrai, sont ici unis par un même lien, la haine de leur ennemi commun, la vérité (1)?

SIXIÈME AVANTAGE DE LA SCHOLASTIQUE.

Elle facilite le succès des leçons du maître qui enseigne, et du disciple qui écoute.

Je ne balance point à le dire; la méthode scholastique est éminemment propre, dans la bouche d'un habile professeur, à abaisser les plus hautes matières à la portée des esprits les plus grossiers. Et ici encore ne nous écartons pas de la marche précédente, et mettons, par des exemples, la vérité, pour ainsi dire, en scène. Voilà deux professeurs qui enseignent chacun de leur côté, selon cette double méthode, *oratoire* ou scholastique, à la manière d'*Aristote* ou *de* Platon. Le premier expose son sujet avec clarté, le simplifie tant qu'il peut, disant à ses élèves : Il ne s'agit pas de cette question ou de cette autre; ce n'est que pour brouiller qu'on les mêle ici; le point précis en litige, le voici : suit la position de la thèse, en une proposition simple,

(1) Voyez à la fin, les *témoignages* qui justifient cette assertion.

claire et intelligible. Il poursuit : Dans le cours de cette discussion nous emploierons souvent tels ou tels mots ; j'y attache tel ou tel sens ; les principes préliminaires que voici, jeteront beaucoup de jour sur la matière. La question peut-être envisagée sous des faces bien différentes ; je la divise de cette sorte, et je ne sortirai pas de ce cercle ; je puiserai mes preuves dans les principes de la foi, dans ceux de la philosophie humaine, puis nous passerons aux objections. Je résoudrai les principales, et j'y en ajouterai d'autres qu'on ne fait pas. Il s'assure, par des interrogations claires et précises, s'il a été compris ; il exige de ses élèves un résumé ou une analyse écrite de ses leçons. Viennent, après cela, les objections avec leurs instances, auxquelles les élèves ne peuvent répondre sans appliquer les principes dans tous les sens, ou les tourner sous toutes les faces. Suivent, entre les jeunes étudians, les combats simulés de l'argumentation, où ils font preuve d'habileté, par leur subtilité à attaquer, ou leur solidité à répondre. Voilà la méthode appelée scholastique.

D'autre part, le professeur qui la méprise et qui ne la suit pas, débite en présence d'une classe plus ou moins nombreuse, une suite de discours que je suppose sages et bien prouvés. Lequel des deux a mieux atteint le but de l'en-

seignement, qui est de former des élèves savans ou instruits sur la matière ? L'examen de la fin de l'année décidera; il discernera, comme le jugement de Dieu, non pas les bons d'avec les méchans, mais les élèves capables d'avec les ignorans. D'un côté, on verra jusque dans les foibles sujets, science et connoissance de tout ce qu'il y a d'utile et de pratique dans la matière, et dans les forts une connoissance ample et étendue du sujet, exprimé, développé avec une facilité et une abondance de langage dont les savans eux-mêmes seront étonnés.

Entrons à présent dans l'école anti-scholastique. Les esprits intelligens ou plus ou moins pénétrans auront puisé, par des notes prises en courant sur ces beaux discours, cette demi science souvent inférieure à l'ignorance, à cause de la présomption qui l'accompagne. Quant aux foibles, ils ne sauront rien, et se tiendront devant un examinateur, comme le muet qui n'*a pas une* parole dans la bouche. Si j'en crois à des relations véridiques, ce n'est pas une fiction que je viens de raconter, mais une réalité, quelquefois vérifiée par l'expérience dans les écoles que je combats.

Je comparerai volontiers ces deux professeurs à deux maîtres qui enseignent les arts ou l'histoire naturelle. Le premier conduit ses élèves dans un jardin divisé en carrés : les statues, les chefs-

d'œuvre de l'art, ou bien les plantes étrangères y sont recueillis, classés selon leurs genres et leurs espèces; il s'arrête à chaque compartiment, disserte sur chaque objet avec clarté et précision. Le second les mène dans une vaste campagne, où ces mêmes objets sont épars et sans ordre. Là il court et galoppe avec toute son école en faisant ses remarques sur tous les objets curieux ou utiles dont les yeux sont frappés.

Et quand je vois les anti-scholastiques verser le ridicule et le mépris sur l'argumentation, petite guerre de l'école, où les formes péripatéticiennes et la dialectique d'Aristote sont la loi du combat, j'aimerois autant entendre dire, qu'on ne devient pas plus habile à manier l'épée pour avoir jouté long-temps avec le fleuret dans une salle d'escrime, et que les exercices du manége ou du Champ-de-Mars ne servent de rien à un soldat, pour apprendre l'équitation ou l'exercice de la guerre. L'expérience parle; rien de plus foible et de plus désarmé, dans une dispute ou une conférence pacifique sur les matières de science, que ces prétendus philosophes contempteurs de la scholastique. Faites-leur une difficulté, présentez-la avec quelque force et quelque apparence, vous les verrez arrêtés, ou plutôt interdits et déconcertés; et leur réponse sera celle-ci : Tout cela, ce sont les argumens et l'ar-

gumentation de la scholastique, et nous ne sommes pas ici sur les bancs de l'école : voilà leur dénouement à toutes les objections; merveilleuse ressource pour qui n'a rien à dire ! Le mal ne seroit pas de voir ces messieurs mal défendre leurs systèmes erronés; mais ce ton badin, appliqué par un novateur aux graves questions de la religion ou de la philosophie, dégénère en un mépris pour la vérité, qui révolte : le Sage ne balance point à le confondre avec l'impiété elle-même : *Impius, cùm in profundum venerit, contemnit* (1).

Et si j'ajoutois ici, que le scholastique, en suivant sa méthode, traite la matière avec plus d'étendue et de profondeur, je ne dirois encore rien qui ne soit dans la chose même. L'orateur, commandé par le genre oratoire, se voit forcé de supprimer une foule de choses curieuses, instructives, utiles même, pour ne pas ralentir le mouvement, refroidir la chaleur du discours, et sortir même du cercle où il est enfermé par le plan qu'il s'est tracé; au lieu qu'il n'y a rien que ne puisse dire en temps et lieu un scholastique qui procède par sections, chapitres, articles, paragraphes, objections avec instances.

(1) Prov. XVIII. 3.

SEPTIÈME AVANTAGE DE LA SCHOLASTIQUE.

Plus d'exactitude et de précision dans l'énoncé de la doctrine.

Le premier devoir, ce me semble, de l'orateur comme de l'écrivain, c'est de parler avec justesse et exactitude sur la science qu'il traite, de ne rien dire ni écrire qui puisse en choquer les maximes ou la doctrine; et c'est néanmoins en théologie, l'inconvénient inévitable à tous ces contempteurs de la scholastique. Malheur à eux, si leurs productions tombent sous la censure d'un théologien exact et instruit : que de méprises à corriger ! que de pages à supprimer ! Mais c'est dans la prédication évangélique surtout, que cette ignorance mène à des suites plus fâcheuses. Combien de prédicateurs, avec de la vogue, et même une réputation distinguée, avancent en chaire des propositions fausses, inexactes, où le dogme se confond avec l'opinion ; des propositions mal sonnantes, favorables à l'hérésie, scandaleuses, sinon pour les oreilles pieuses, au moins pour celles qui sont théologiques! Avec une connoissance plus nette, plus précise de la théologie, et des traités qui en expliquent les dogmes et les mystères, ils auroient évité ce défaut.

vés, pas une d'elles, dans l'état où elle est, ne seroit reçue du côté où sont les prédestinés; une si terrible morale étoit, ce me semble, capable de renverser le sens de quelqu'une de ces ames foibles et infirmes dans la foi. Je ne crains pas de le dire, Massillon, avec plus de connoissance de la bonne théologie, sur la matière, à la place de cette figure fausse et exagérée, en auroit employé une autre propre à jeter dans ces ames cette crainte salutaire, qui n'est pas le désespoir, puisqu'elle est, au jugement du Saint-Esprit lui-même, le commencement de la sagesse. Bourdaloue, cet autre maître de la chaire française, n'a pas heurté contre le même écueil. Ses compositions sont plus multipliées que celles de Massillon; comme lui il entre dans de nombreux détails sur les devoirs de la morale; il est souvent très-véhément dans ses sorties contre le vice; et néanmoins on ne trouve pas dans ses écrits la moindre proposition dont la science *la* plus exacte de la morale puisse se plaindre. Lisez son sermon sur la *Nativité*: un orateur élevé à l'école de M. de L. M. avec son mépris pour la théologie scholastique et son penchant à l'exagération, auroit renforcé toutes les déclamations de la philosophie révolutionnaire contre les riches, par les anathêmes lancés dans l'Évangile contre les richesses, et rétréci la voie du

ciel jusques à en fermer l'entrée aux favoris de la fortune. Bourdaloue amené sur ce terrain par la nature de son sujet, après avoir canonisé la pauvreté, consolé les pauvres, et leur avoir appris à chérir leur condition, relève le courage des riches, leur montre les égards marqués que Dieu à eus pour les grandeurs et les richesses, dans le mystère de sa naissance, où les riches sont reçus, aussi bien que les pauvres, à venir présenter leurs offrandes à un Dieu pauvre; mais pauvre volontaire, issu d'une extraction royale, et qui, loin de réprouver les riches, a en quelque sorte besoin d'eux, et des dons de leur opulence, pour accomplir les desseins de sa sagesse et de sa miséricorde envers les hommes.

HUITIÈME AVANTAGE DE LA SCHOLASTIQUE.

Elle est une préparation utile, nécessaire même, à l'étude des Pères et des Docteurs de l'Église.

Nos réformateurs aiment à dire à la jeunesse : Pourquoi vous morfondre dans la lecture des scholastiques, vous traîner dans les vieilles ornières de l'école? étudiez la science dans les sources, c'est-à-dire, dans les Pères et les conciles de l'Eglise. Et voilà un jeune théologien, qui avec un esprit vide d'instruction, prend en main un in-folio, sur lequel il pâlit sans rien comprendre; ou bien il se noie dans une confusion

de choses qui ne présentent à son esprit aucune idée bien déterminée; tout cela, pour ne pas suivre ce conseil, que le savant Pape Benoît XIV donne à la jeunesse : Eussiez-vous la vocation du talent pour lire les Pères, commencez par lire les scholastiques. Cet avis est motivé sur de nombreuses et graves raisons. La première, c'est que, pour faire des progrès dans une science, il faut commencer par en étudier les élémens et les premiers principes. Faute de cette provision d'idées élémentaires, on ressemble, dans l'étude des sciences, à un négociant qui entre dans le commerce sans fonds et sans capitaux. Ces principes, ces axiomes, reçus de confiance sur la foi publique, sont comme les premiers fonds que l'on met en œuvre dans le négoce de l'étude. Une foule d'idées accessoires entrent dans l'ame à la suite de ces idées premières; au contraire, la science est dans l'ame de celui qui manque de ces premiers élémens, comme une chaîne *brisée*, qui laisse je ne sais quoi de vide dans l'esprit, par son défaut de continuité. De plus, et c'est la seconde raison qui parle en faveur de la scholastique; la science des Pères est obscure et compliquée par elle-même, à cause des digressions qu'on rencontre dans leurs écrits; digressions qui ont eu leur utilité dans le temps, ma[is] que nous ne pouvons apprécier, à cause d[e]

l'ignorance où nous sommes d'une foule de circonstances temporaires, locales et historiques qui s'y rapportent. Or, la théologie scholastique est un abrégé où l'on trouve le fond et la substance de tout ce qui est contenu dans les ouvrages des Pères ; on y lit un exposé sommaire des hérésies qu'ils ont combattues, des causes qui les ont fait naître, des preuves que ces saints docteurs leur ont opposées. S'engager dans l'étude des Pères sans ce secours préalable, c'est entrer, sans avoir consulté la carte, dans une région inconnue, pleine de pas difficiles et de défilés dangereux. L'expérience l'a prouvé ; il manque toujours quelque chose à ces hommes qui parlent sur la théologie sans en avoir suivi les écoles. Fleury, dont le profond savoir et l'érudition exquise sont à bon droit révérés dans l'Eglise, a commis dans ses écrits diverses erreurs, qu'on ne peut mieux excuser que par son éducation plus parlementaire qu'ecclésiastique, par son absence totale des exercices de nos écoles, laquelle avoit eu pour cause son entrée tardive dans le sacerdoce. Il y en a qui ont porté sur lui un jugement plus sévère, en disant que si sa piété et son vaste savoir l'ont préservé de l'hérésie, son esprit un peu frondeur et trop enclin à la censure ne l'a pas toujours sauvé de l'erreur. Pourquoi cette hardiesse à fouler sous les pieds toutes les idées reçues, à

renverser toutes les bornes posées par nos pères, justement reprochée à M. de L. M. et autres écrivains que je ne nomme pas? c'est que ces esprits fougueux et indociles n'étoient pas en quelque sorte nés dans l'Église, et n'avoient pas puisé dans leur éducation certains principes qui s'identifient avec la nature, et qui sont pour l'esprit comme des barrières qu'il n'ose franchir dans ses plus grands écarts.

L'expérience, cette grande maîtresse de la vie, vient ici à notre secours, et je puis l'appeler en témoignage. La méthode scholastique a exercé une heureuse influence sur tous les ouvrages d'esprit qui ont illustré ces derniers âges. Dans le parallèle souvent établi entre les anciens et les modernes, les plus grands admirateurs de l'antiquité ont été forcés d'avouer, que les modernes avoient une supériorité marquée sur les anciens, du côté de l'ordre, de la clarté, de la méthode. On connoît la fameuse dispute émue sur ce point dans le beau siècle de Louis-le-Grand. Le célèbre Boileau, qui tenoit la plume au nom de tous les défenseurs des anciens, ne croyoit pas pouvoir défendre la prééminence du siècle de Louis XIV sur celui d'Auguste, sans faire cette concession; que si ce beau siècle ne pouvoit se glorifier d'avoir produit des orateurs et des poètes comparables à Cicéron

et à Virgile, l'antiquité n'avoit rien à offrir en compensation des chefs-d'œuvre de raisonnement et de dialectique, dont les écrits des Arnauld, des Nicole et de l'école de Port-Royal étoient de si beaux modèles. Or, ce bel ordre, cette admirable clarté, par où nos temps modernes se glorifient d'une supériorité marquée sur les temps anciens, prennent leur origine dans cette éducation plus philosophique donnée à tous les esprits dans nos écoles. Je me rappelle ici que le cardinal Maury, au plus fort de ses succès de tribune dans la trop fameuse assemblée de 1790, au milieu d'une allocution, disoit alors aux élèves du séminaire de Saint-Magloire : Appliquez-vous de toutes vos forces à l'étude de la théologie ; c'est dans l'exercice de l'argumentation que vous acquerrez cette méthode serrée, cette logique vigoureuse qui fait le nerf de l'éloquence.

§ IV.

DES REPROCHES QU'ON FAIT A LA MÉTHODE SCHOLASTIQUE.

Ces reproches, je les trouve réunis dans le passage qu'on va lire, et que j'appellerai volontiers un violent manifeste contre la méthode des écoles ecclésiastiques ; rien n'y est omis, sans en excepter le sarcasme et l'injure.

« Ce n'est point le lieu d'exposer en détail

» l'enseignement scholastique de nos jours; il
» suffit de reconnoître son point de départ, pour
» s'expliquer son état de langueur, son impuis-
» sance. C'est un rationalisme mesquin, bien
» plus étroit que celui de l'école Écossaise,
» puisqu'il renferme l'homme non pas dans la
» sphère de sa conscience, où il y a encore beau-
» coup à voir, mais dans le cercle resserré de sa
» raison, dans la formule du syllogisme. La
» pensée, dit-on, voilà l'attribut distinct de
» l'homme, sa grande prérogative; et c'est pour-
» quoi on le définit un animal raisonnable, et
» son ame une substance pensante. Or, l'opé-
» ration la plus éminente de la pensée, c'est le
» raisonnement; et la forme nécessaire du rai-
» sonnement, c'est le syllogisme. L'essentiel est
« donc de bien connoître l'artifice du raisonne-
» ment, la construction et la décomposition du
» syllogisme : donc le syllogisme est la meilleure
» méthode pour acquérir la science de Dieu,
» de l'homme et de la nature; comme aussi la
» vraie manière de communiquer la science ou
» de convaincre, c'est la dialectique, l'argu-
» mentation. Toute vérité se trouve au bout
» d'un bon syllogisme, (excepté sans doute celle
» qui en fait la majeure.) Il suit de là, que l'en-
» seignement philosophique de cette école se ré-
» duit à la logique, et encore à la partie la plus

» technique de la logique ; les problèmes les plus
» importans sont résolus à coups de syllogis-
» mes(1), et les majeures des argumens dans les-
» quels sont contenues les conclusions qu'on veut
» obtenir, sont reçues de confiance, soit comme
» évidentes par elles-mêmes, soit comme appar-
» tenant au sens commun, soit comme vérités
» traditionnelles ; car ici tout est mêlé et con-
» fondu. On suppose le plus souvent ce qui est
» en question ; car la raison ne pouvant se faire
» des principes à elle-même, est bien obligée
» d'en supposer ou d'en admettre qu'elle ne fait
» pas. Voilà ce que l'on appelle de la philoso-
» phie, dans la scholastique moderne ; là, le plus
» grand philosophe est celui qui dispute le plus
» intrépidement à tort ou à raison ; ou plutôt
» c'est celui qui débite le mieux les argumens
» tout faits que lui fournit son livre, ou que son
» maître lui dicte. Il ne s'agit point, dans ces
» écoles, de traiter à fond les questions ; il s'agit
» de raisonner pour ou contre ; c'est pourquoi

(1) Je tiens que la forme du syllogisme est une des plus belles inventions de l'esprit humain, et même une des plus considérables. C'est une espèce de mathématique universelle, dont l'importance n'est pas assez connue ; et l'on peut dire qu'une sorte d'infaillibilité y est contenue, pourvu qu'on sache bien s'en servir. (Leibniz, *Nouveaux Essais sur l'Entendement humain*, pag. 446.) Que le lecteur équitable prononce entre ces deux autorités, Leibniz et M. Bautain.

» on s'entoure d'un grand attirail de dialectique
» qui cache le vide, et on supplée par l'appa-
» reil des formes, au manque d'idées, de science
» et de vérité. Aussi, quoi de plus aride, quoi
» de plus stérile, quoi de plus fastidieux que cet
» enseignement, au dire même de ceux qui
» sont obligés de le suivre (1)? »

Avant de répondre pied à pied à cette suite d'accusations, où le lecteur aperçoit déjà plus d'assertions gratuites, injurieuses ou hasardées, que de raisons même apparentes, je dois faire précéder ma réplique d'une observation assez péremptoire pour me dispenser à elle seule de toute autre.

Cette méthode d'enseignement, sur laquelle cet écrivain verse à pleines mains le mépris et le ridicule, a formé au raisonnement les Malebranche, les Arnauld, les Nicole, les Bourdaloue, et tous ces grands hommes que le célèbre Daguesseau indique à son fils comme les modèles de la bonne logique. Bossuet, malgré sa modestie, sembloit croire que personne, dans les siècles précédens, ne l'avoit égalé pour ce qui est de la force du raisonnement et de l'habileté à manier les armes de la controverse. Cet Hercule de la théologie avoit consacré dix ans de sa carrière à s'exercer aux disputes théologiques selon la

(1) *De l'Enseignement de la Philosophie,* par l'abbé Bautain, pag. 41, 42, 43.

méthode scholastique; car il ne falloit rien moins que demeurer dix ans entiers sur les bancs de l'école pour arriver au doctorat. Le clergé de France a été illustré par une suite de docteurs, de théologiens, d'orateurs, de philosophes, que la postérité a inscrits dans le catalogue des grands hommes; qui sait si tous les autres États réunis ensemble, fourniroient une liste semblable? Tous ces hommes avoient pris leurs grades, c'est-à-dire, fourni pendant cinq ans un cours d'études sans cesse animé par la guerre de l'argumentation; ils avoient soutenu des thèses, et fait des preuves de science, à la suite desquelles on n'accordoit la palme qu'à la supériorité de la dialectique. Le beau siècle de Louis XIV se présente aux regards de la postérité, avec cette suite imposante de grands personnages qui en sont l'ornement et la gloire. Tous ces hommes, sur les années de leur éducation, en avoient consacré deux à un cours de philosophie, bien plus scholastique et plus asservi aux lois de la dialectique d'Aristote, que celui de nos écoles. N'est-ce pas l'honneur et en quelque sorte le triomphe de cette méthode, d'avoir subi avec tant d'avantage l'épreuve de l'expérience? Tant qu'on l'a suivie, les ouvrages d'esprit ont été marqués au coin du bon sens et de la bonne logique; depuis qu'on s'en écarte, la déraison et le non-sens

sont, pour ainsi dire, à l'ordre du jour. Le siècle de Louis-le-Grand ne s'est pas appelé avec faste, le siècle de la raison et des lumières; mais l'équitable postérité lui a donné ce nom, que l'âge suivant s'est arrogé avec plus d'orgueil que de justice; et jamais la philosophie scholastique n'a été plus en honneur, que dans cette belle période de temps, où l'éloquence et la bonne logique ont prêté tant de force à la vérité. Les réformateurs que je combats vantent beaucoup l'expérience, se glorifient de toujours marcher à la lumière de l'expérience; hé bien! prenons l'expérience pour juge. L'ordre moral a ses expériences comme l'ordre matériel; tous ces grands hommes formés au raisonnement par la scholastique, ne sont-ce pas là autant de vivantes expériences de la bonté de cette méthode (1)? Si j'en crois à une chronique assez véridique, l'expérience n'a pas été favorable au nouveau système de l'école que je combats; elle a envoyé ses plus habiles professeurs faire l'essai de son enseignement dans un diocèse que je ne nomme

(1) M. Bautain se débarrasse de cette observation qui semble décisive, par cette réponse commode et expéditive : *Tous ces hommes sont devenus grands, malgré la scholastique.* Mauvaise plaisanterie, qui retombe sur ces hommes célèbres, unanimes à répondre, qu'ils sont devenus grands par le secours de la scholastique.

pas. Les bons élèves ne lui ont pas manqué, dans cette contrée des bons esprits. Les plaintes unanimes des étudians, la nullité de leurs progrès ont ouvert les yeux à l'autorité, et elle a prié les nouveaux docteurs de se retirer, avec tous les égards de civilité dus à leur réputation de savoir et de mérite.

Mais reprenons pied à pied toutes les diverses parties de cet étrange discours.

» Ce n'est pas le lieu d'exposer en détail l'en-
» seignement scholastique de nos jours; il suffit
» de reconnoître son point de départ, pour s'ex-
» pliquer son état de langueur, son impuissance.
» C'est un rationalisme mesquin, bien plus étroit
» que celui de l'école Écossaise, puisqu'il ren-
» ferme l'homme non pas dans la sphère de sa
» conscience, où il y a encore beaucoup à voir,
» mais dans le cercle resserré de sa raison, dans
» la formule du syllogisme. »

Qu'est-ce que tout cela veut dire? la sphère de la conscience, large, étendue, et où il y a beaucoup à voir pour la philosophie Écossaise; la raison, ce champ dans lequel s'étend la philosophie scholastique, et qu'elle parcourt tout entier, *cercle petit*, *mesquin*, *étroit*. Mais quoi donc? les phénomènes de la conscience ne sont-ils pas soumis à l'examen de la raison? n'est-ce pas elle qui les vérifie, les lie, les enchaîne, en

compose les théories? et le cercle tout entier de la conscience, n'est-il pas enclos dans celui de la raison? Cet auteur a-t-il donc mesuré de l'œil toute la sphère de la raison? Dans son immense circonférence qu'il estime si étroite, elle embrasse toutes les choses visibles et invisibles; les esprits, les corps, le temps, l'espace, l'infini, l'éternité; la terre et toutes les merveilles qu'elle étale à sa surface; le ciel et toutes ces sphères immenses qui roulent dans le vide de ses espaces, et dont la grandeur épuise les calculs des plus vastes génies. Le corps humain, que notre auteur a, dit-on, étudié, est à lui seul un abrégé du monde, qu'on ne peut voir sans entrer en extase et chanter des hymnes à la louange du Créateur. Le botaniste, le géologue, l'astronome se perdent dans un monde de merveilles, où l'œil, soutenu par les instrumens de l'art, en découvre toujours de nouvelles. Le physicien élargit beaucoup cette sphère si étroite, lorsqu'il va saisir la foudre jusqu'au sein de la nue, l'amène à ses pieds pour la décomposer jusque dans ses premiers élémens. Et si de la physique nous entrons dans la métaphysique, quelle sphère immense s'ouvre devant nous! l'absolu, le relatif, le contingent, le nécessaire, le possible, l'impossible, le fini, l'infini.

Mais voici une bien plus grave accusation:

la scholastique, après avoir enfermé l'esprit dans ce cercle mesquin, étroit, de la raison, le resserre dans une prison exiguë, étroite, qu'on ne soupçonneroit pas dans *la formule du syllogisme;* et l'auteur continue: « La pensée, dit-on, » voilà l'attribut distinctif de l'homme, sa grande » prérogative.... Or, l'opération la plus éminente » de la pensée, c'est le raisonnement; et la forme » nécessaire du raisonnement c'est le syllogisme; » l'essentiel est donc de bien connoître l'artifice » du raisonnement, la construction et la décom» position du syllogisme. Donc, la syllogistique » est la meilleure méthode pour acquérir la » science de Dieu, de l'homme et de la nature. »

Je commence par dire à l'auteur, que toutes les propositions qu'il vient de nous imputer par cette tirade si étrange, sont niaises, absurdes, impertinentes. Je le somme et l'interpelle de nous apprendre le nom du philosophe, du scholastique qui a jamais dit ces choses, ou autres d'où on puisse les induire par les conclusions les plus éloignées; et puisqu'il est équitable, il doit sentir l'obligation où il est de fournir des preuves, après avoir accusé en matière si grave. Et pour mieux lui faire sentir son tort, mettons-lui devant les yeux la portée du discours qu'il nous attribue. *La forme nécessaire du raisonnement c'est le syllogisme; le moyen unique d'arriver à*

la vérité, de la communiquer, c'est d'avoir bien saisi la construction et la décomposition du syllogisme. Donc, tout discours qui ne se présente pas sous la forme du syllogisme, est faux, erroné. Or, il y a infiniment peu de syllogismes dans les œuvres de Bossuet, de Fénelon, de saint Augustin, de saint Athanase, de saint Jean-Chrysostôme. Ce n'est pas tout encore : après avoir effacé toute la tradition, notre auteur devra passer un trait sur toutes les divines Ecritures; car il y a très-peu de syllogismes dans l'ancien et le nouveau Testament, si toutefois il y en a. Je dis donc hardiment à l'auteur, que je suppose un peu confus de nous avoir imputé une pareille folie, je lui dis au nom de tous les scholastiques, qui ne me démentiront pas : Il n'est pas vrai que la forme nécessaire du raisonnement soit le syllogisme ; qu'il suffise, pour bien raisonner, de construire l'argument qui porte ce nom; qu'à lui seul se terminent tous les moyens de connoître la vérité, ou de la communiquer aux autres. On peut très-bien raisonner, et ignorer la composition et la décomposition du syllogisme, très-mal raisonner en la connoissant parfaitement. L'ame raisonne comme le corps marche, par un de ces instincts inaperçus de sa nature, dont elle ne se rend pas compte. On peut très-bien raisonner, sans connoître ces invisibles opérations de l'entendement

qui compare et qui juge, dont Aristote a fait une dissection si subtile, et une anatomie si parfaite; comme on peut très-bien marcher avec une ignorance profonde de cette mécanique merveilleuse, qui, par le jeu des muscles et des nerfs, imprime le mouvement à la machine de notre corps.

L'auteur continue: *Toute vérité se trouve au bout d'un bon syllogisme.* Autre sottise, qui donne lieu à un scholastique de dire à l'auteur: Il est bien aisé de convaincre un homme de faux, quand on le fait raisonner à sa manière, et qu'on invente des imaginations folles auxquelles il n'a jamais songé, pour le faire déraisonner à son aise. *Toute vérité se trouve au bout d'un bon syllogisme!* Ce n'est pas là notre pensée; mais bien celle-ci: Toute vérité comme toute erreur peut se trouver au bout d'un bon syllogisme, bon selon sa forme: tout dépend de sa matière et de ses prémisses; si elles sont vraies, la vérité est au bout; si elles sont fausses, c'est l'erreur qui y est par manière de déduction.

Il suit de là que *l'enseignement de cette école se réduit à la logique, et à la partie la plus techniqne de la logique.* Ici l'apologiste de l'école sera peut-être tenté un moment de hausser le ton, et de dire à cet écrivain: Avez-vous ouvert un livre élémentaire de philosophie? Si cela est,

comme à Paris; à Pékin et sur les bords du Gange, comme à Boston et sur les rives de l'Amazone; et que Cicéron a célébrée dans cet éloquent langage qui n'est ignoré de personne. Puis on entre dans les détails des devoirs que nous impose cette loi, le culte intérieur de l'amour, de la confiance, de la prière; le culte extérieur, cérémonial pratiqué dans le palais du Roi du ciel, comme dans celui des monarques de la terre, et qui prend le nom de religion : devoir qui pèse sur les nations elles-mêmes, et dont elles ne peuvent s'affranchir sans commettre le crime de lèse-majesté divine envers celui de qui relèvent les empires, et qui transporte le pouvoir et la domination d'un peuple à un autre peuple, comme on change de place un chandelier. Devoirs envers nous-mêmes : ne jamais attenter, par le suicide, à notre propre existence, ni sortir de la vie sans le congé de celui qui nous l'a donnée, et qui nous en a rendus comptables envers lui et envers la société. Devoirs envers cette même société; où l'on prouve que l'insurrection contre le gouvernement établi, sous quelque forme qu'il nous apparoisse, est un crime envers Dieu, lequel nous appelle à la vie sociale, et proscrit tout ce qui compromet son repos et son existence. Le voilà ce cours de philosophie, où l'adversaire n'a vu autre chose que la partie technique de la logique, qui expose

le mécanisme des argumens et de l'argumentation. J'ajoute que notre logique est toute pratique : semblable à ce maître, qui, pour apprendre l'art à son élève, lui en présente les modèles, en exige de lui des copies, des essais, et les corrige en sa présence. Notre logique est la dialectique d'Aristote, appliquée, sous les yeux d'un maître habile, aux plus hautes questions de la religion, de la morale, comme nous venons de le voir.

Suivons notre auteur dans les nouvelles preuves qu'il va nous donner de parler sur le plus haut ton de ce qu'il n'entend pas. « Ses problèmes » les plus importans sont résolus à coups de syl» logismes ; les majeures des argumens dans les» quelles est contenue la conséquence qu'on veut » obtenir sont reçues de confiance....... On sup» pose le plus souvent ce qui est en question..... » Là le plus grand philosophe est celui qui dis» pute le plus intrépidement à tort ou à raison, » ou celui qui récite le mieux son livre. Il ne » s'agit point, dans ces écoles, de traiter à fond » les questions, mais de raisonner pour ou contre. » On s'entoure d'un grand attirail de dialectique, » qui cache le vide ; on supplée, par l'appareil » des formes, au manque d'idées, de science et » de vérité. »

En preuve que nous ne sommes pas émus de cette diatribe, et que nous possédons notre ame

dans le calme, nous allons dans notre réponse procéder en forme, et montrer à cet écrivain qu'il oublie à notre égard les règles 1° de la bonne logique, 2° de la modestie, 3° de la justice, 4° de la bonne dialectique.

Cette tirade injurieuse, est-ce autre chose que l'éternel sophisme qui conclut du particulier au général, qui identifie l'individu avec tout le corps? Il peut y avoir eu des professeurs dignes de ces reproches; mais les rejeter sur tous, encore un coup, c'est tomber dans le sophisme que nous venons de nommer, lequel, dans le cas présent, n'est pas exempt de présomption et d'injustice. Dans tous les temps, des hommes distingués ont enseigné la philosophie; plusieurs d'entre eux ont pris place parmi les grands hommes, et dans ce moment encore, nombre de jeunes gens pleins de feu et de talent remplissent ce ministère. Seroit-ce blesser les convenances, que de dire à notre auteur: Quels sont vos titres? quel est votre nom dans le monde littéraire, pour prendre de pareils airs de supériorité sur vos collègues dans le professorat, pour les traiter d'ignorans, d'hommes niais et sans jugement, qui savent à peine distinguer la main droite de la main gauche? Et en convenant que tous les professeurs des écoles ecclésiastiques ne sont pas égaux en mérite, pouvez-vous nier, sans

blesser également la vérité et la justice, qu'il n'y en ait parmi eux, qui loin *de supposer toujours ce qui est en question*, posent la question avec netteté, la prouvent, non pas *à coup de syllogismes*, comme il vous plaît de le dire, mais par de solides raisons; qui, sans toujours louer comme un grand philosophe *celui qui crie fort, qui dispute intrépidement à tort et à raison*, *ne s'appuie que sur le paralogisme*, *ne dit que des mots*, savent rabattre la fausse confiance, dire d'un ton sévère à un jeune présomptueux, avec le célèbre Leibniz : Puisque vous criez si fort, il y a toute apparence que vous avez tort (1). Il y a des professeurs qui traitent les questions à fond, qui apprennent à leurs élèves à les traiter de même, qui sont pleins de discernement pour distinguer cette facilité flasque, abondante en mots, et vide d'idées; cette hardiesse qui ne doute de rien, répond à tout à tort et à travers, et fait bonne contenance avec des sons et des paroles; qui savent distinguer tout cela, de ce

(1) Leibniz rapporte l'histoire d'un bon paysan allemand, qui assistoit à des thèses de philosophie. Interrogé par un observateur judicieux, sur la cause de son attention à des discussions si élévées au-dessus de sa portée, il répondit : Je regarde ceux qui ont tort; et qui sont-ils ceux qui ont tort? Ce sont ceux qui crient le plus fort; et cet habile philosophe loue le grand sens de ce paysan.

sens droit d'un jeune homme judicieux et modeste, dont l'air et la physionomie témoignent qu'il sent une difficulté, qu'il en pénètre toute la force; qu'on voit hésiter, s'arrêter, quand il n'aperçoit pas le principe de solution. Ces habiles maîtres encore sont plus avares que prodigues de louanges, ne font jamais grâce à un élève d'une idée qui n'est pas juste, d'une preuve peu concluante, d'une réflexion étrangère à la matière; enfin il y en a qui, en distribuant la louange et le blâme, savent dire : Celui-là a beaucoup de jugement, de pénétration, de suite, de force de raison; celui-ci n'a que la mémoire, *qui récite son livre ou son cahier,* mais au fond peu de conception ou de jugement.

Et quand l'auteur ajoute : *Quoi de plus aride, de plus stérile, de plus fastidieux que cet enseignement, au dire même de ceux qui sont obligés de le suivre?* il nous autorise à lui répondre : Toujours votre sophisme, qui conclut du particulier au général. Qui sont-ils ces élèves qui tiennent les propos que vous leur prêtez? Des esprits vains, légers, foibles de raison et de jugement; et dans le siècle où nous sommes, on les rencontre dans tous états, sous la robe du philosophe et sous la toque du magistrat. Quant aux esprits forts, solides, connus par des succès dans les différentes professions de la vie, volon-

tiers nous les prendrions, dans ce différend, pour juges et pour arbitres ; et on les entendroit raconter les grandes obligations dont ils se reconnoissent redevables à leur cours de philosophie ; c'est là qu'ils ont ouvert les yeux sur les avantages de ce bel ordre, de cette bonne disposition de toutes les parties d'un discours, d'où naissent la clarté et la force ; ils diroient que le cours de philosophie est pour eux une réminiscence agréable. Le grand Condé se rappeloit le jour où il avoit soutenu ses thèses de philosophie, avec le plaisir qu'éprouvoit Villars au souvenir de celui où il avoit remporté des prix au collége. Plusieurs de ces hommes capables ont témoigné hautement que c'étoit aux exercices de l'école, qu'ils devoient ce talent de discussion qu'on admiroit en eux (1), dans les questions les plus compliquées de comptabilité, de finances, etc.

(1) M. de Villaret, évêque d'Amiens, puis de Casal, mort en 1824, avoit brillé dans le comité des finances de l'Assemblée constituante, après avoir paru avec le même avantage aux Etats de la Haute-Guyenne. Comme on s'étonnoit de la clarté et de la netteté qu'il savoit mettre dans les discussions les plus compliquées en législation et en finances, il répondoit : « J'ai » enseigné la philosophie et la théologie en qualité de maître « de conférences à Saint-Sulpice, et j'ai pris mes grades en » Sorbonne. » Le Brun, qui avoit été témoin de son talent, étant devenu consul avec Buonaparte, le désigna à celui-ci pour l'épiscopat, en 1802.

Et, disons-le en passant, une excellente pierre de touche pour discerner les esprits, c'est le cours de philosophie. Avec de la mémoire, avec quelque vivacité dans l'esprit, on réussit dans les langues, on en loge les mots dans sa tête, on saisit le mécanisme des vers, on narre avec facilité dans une amplification latine; en un mot, on brille dans les humanités. Mais ces mêmes jeunes gens laissent bientôt apercevoir le tuf, et le foible de leur esprit dans le cours de philosophie et de théologie, genre d'études où le jugement et la force de raison peuvent seuls faire les frais, et mériter la palme. Que si on insiste sur les questions subtiles, souvent remuées en philosophie ou en théologie, sur le langage sec et aride, les formes pédantes et embarrassées de l'école; il fut un temps où nous aurions pu faire quelques concessions là dessus : mais, vu l'état de la question, tel que je l'ai posé en commençant cette Dissertation, je me borne à dire à nos censeurs : Ce fantôme hideux de la scholastique, ouvrage de votre imagination, n'est autre chose, comme nous l'avons souvent fait observer, que la science de l'Écriture et de la tradition, exposée selon les lois tracées par Aristote à la bonne dialectique, plus marquées dans les livres de théologie ou de philosophie à l'usage des écoles, que dans le reste des ouvrages polémiques; toutes

choses qu'on peut concilier, et qui se concilient parfaitement, chez plusieurs d'entre eux, avec la pureté du style, la force de l'expression, la vigueur du raisonnement, et avec ce bel ordre dans la disposition des parties du discours, qui est, dans les pensées de l'esprit, ce que sont, pour les objets matériels, la clarté et la lumière.

Nous voici arrivé à un reproche qu'on retrouve, dans la bouche de plusieurs honnêtes gens du monde, avec une politesse et une modération inconnues aux censeurs que nous avons en tête. L'école scholastique, à les entendre, est immobile au milieu du mouvement des esprits ; l'école Ménaisienne seule en a reçu une impulsion légère. « Nous nous complaisons dans une « ignorance profonde des systèmes modernes, « ne voulant pas même nous en occuper ; et c'est « un spectacle singulier, au dix-neuvième siècle, « au milieu du progrès général des sciences hu- « maines, de voir la scholastique garder ses an- « ciennes allures, son vieux langage, ses formes « usées ; ne marchant plus avec le siècle, ne « voulant se mêler en aucune façon avec lui. » (*Pag.* 37.)

L'école de Voltaire et de Rousseau, avec son esprit de dénigrement et de haine contre la religion catholique, n'est plus aujourd'hui d'un bon ton. L'impiété plus moderne fléchit un mo-

ment le genou, et salue le Christ, avant que de lui insulter et de lui cracher au visage. Le christianisme a éu son temps, il a passé sur la terre en répandant quelques bienfaits : mais aujourd'hui ses dogmes, ses mystères, son sacerdoce, ses écoles ne sont plus en harmonie avec le siècle et le progrès de ses lumières; ce sont des institutions surannées, arriérées, des monumens gothiques demeurés debout au milieu d'une révolution, laquelle, après tant de bouleversemens opérés, continue de marcher, de changer, de renouveler toutes choses sur son passage. Des faux frères, des prêtres, qui semblent vouloir, comme autrefois les faux Lévites envoyés à Samarie, mêler et confondre ensemble le culte de Dieu et celui des idoles, le catholicisme et la prétendue philosophie du siècle, ces hommes, sans applaudir à l'ensemble de ces discours, estiment qu'ils ne sont pas sans fondement, en font la matière de leurs perfides et ignorantes concessions.

Comme une réponse complète à ce reproche d'immobilité, ou de retard dans la voie du progrès, fait au christianisme, me mèneroit trop loin; pour me renfermer dans le cercle de la philosophie et de la théologie de nos écoles, je soutiens à ces vains discoureurs, qu'on y remarque tout l'avancement et le progrès, voulus

et commandés par la marche du temps et des erreurs. Qu'on lise la *Somme* de saint Thomas, le type et le modèle de toutes les théologies anciennes, qu'on la compare avec nos livres modernes de théologie dogmatique, tout y est changé, renouvelé : les matières de la religion et de l'Eglise sont à peine touchées dans les écrits du Docteur angélique ; elles occupent des volumes entiers dans la théologie moderne. Saint Thomas ne ressemble pas plus au père Petau, que celui-ci ne ressemble à Tournely et au théologien Habert. Depuis le rationalisme et le naturalisme des savans incrédules de l'Allemagne, l'étude des langues orientales se ranime et se réveille dans nos écoles : nos grandes controverses ont changé de place ; elles se dirigent contre les athées, les matérialistes, les déistes, qu'elles poursuivent dans toutes les formes variées où se cachent leurs doctrines anti-chrétiennes. J'invite ces prétendus réformateurs à lire les thèses de théologie et de philosophie soutenues dans nos colléges et nos facultés de théologie aux quatorzième, quinzième, seizième, et dix-septième siècles, et à les comparer avec celles qu'on a soutenues dans la dernière moitié du dix-huitième ; ils y remarqueront tant de différence, qu'à peine ont-elles quelque chose de semblable pour le fond et pour la forme. N'y a-t-il pas

encore des additions ou des retranchemens à faire dans nos livres de théologie, pour les mettre dans un accord plus parfait avec le siècle, pour mieux approprier, dans la guerre présente entre la vérité et l'erreur, la défense à l'attaque? Je n'oserois dire le contraire. Quand le moment favorable à cette réforme sera venu, d'habiles théologiens, sous la conduite des prélats français, s'occuperont de ce travail, commencé et poursuivi par des hommes à système, avec plus de présomption que de succès; et je ne vois pas que le coup de cette réforme doive tomber principalement sur les études philosophiques. Les hommes sages peuvent désirer dans nos livres de philosophie des formes plus agréables, et plus de politesse dans le style; quant aux matières qu'on y traite, le choix en est plein de discernement et de sagesse; les motifs de nos jugemens sur lesquels repose la certitude, les preuves de l'existence de Dieu, sa nature, ses perfections infinies; l'ame, ses propriétés constatées par l'expérience et accessibles à notre raison; la distinction essentielle entre le bien et le mal, fondement de la morale et de la vertu; le culte intérieur, extérieur, dû à la divinité par l'homme considéré dans la famille comme dans la société civile; la religion révélée, sa possibilité alors même qu'elle intime aux hommes de la part de

Dieu des mystères incompréhensibles; l'ordre social imposé aux hommes par la nature elle-même; le suicide, la rébellion contre les lois et les gouvernemens, convaincus de crime : ce ne sont pas là des questions d'une scholastique subtile, abstraite; les règles de la bonne logique appliquées à ces hautes et intéressantes discussions, ce ne sont pas là des spéculations vaines, oiseuses, indignes d'occuper les loisirs de la jeunesse. Borner le cours philosophique à ces dissertations de psychologie, d'ontologie, et de haute métaphysique qui remplissent les livres de la philosophie Écossaise, et les cours de philosophie moderne; voilà une réforme à laquelle nous ne consentirons jamais. S'enfoncer trop avant dans la recherche de ces phénomènes de l'intelligence, que le Créateur a cachés à nos yeux sous un voile d'airain; ce sont là pour un jeune homme des études non moins stériles que périlleuses : c'est l'accoutumer à ne pas connoître les bornes posées par la nature à notre intelligence; c'est flatter son orgueil, l'enhardir à croire que son esprit est au niveau de la hauteur de ces questions souvent insolubles, parce qu'il en a puisé des notions confuses dans les livres qui en parlent, et qu'il en parle lui-même dans un jargon de convention : et il est incalculable aujourd'hui le nombre de ceux qui confon-

dent la science avec les termes scientifiques, et qui croient, avec une malheureuse bonne foi, comprendre ce qu'il ne comprennent pas. Puisse la jeunesse cléricale concevoir une sainte aversion pour cette métaphysique obscure et ténébreuse, qui nous a fait tant de mal ! C'est elle qui, en 93, a raisonné le crime, et toutes les savantes horreurs d'une législation barbare. Tous les paradoxes insensés, qui depuis cette époque de sinistre mémoire, ont inondé la philosophie, la religion et la morale, l'ont appelée à leur secours. La fausse métaphysique, la sensibilité niaise et factice, sont à mon avis, les deux terribles fléaux que la providence a tirés dans ces derniers temps des réservoirs de sa colère, pour châtier l'orgueil du genre humain, le convaincre de folie, le dégrader, par le délire de ses systèmes, au-dessous de l'état sauvage (1).

M. Bautain, pour le besoin de son système, a fait à la philosophie moderne, au grand préjudice de la religion, toutes les dangereuses concessions que nous venons d'entendre, l'ignorance de son clergé, son immobilité dans l'ornière des vieux préjugés, au milieu de la marche toujours progressive des lumières du

(1) Sur ce point, j'entre parfaitement dans toutes les idées de M. le comte de Vaublanc, dans ses *Mémoires sur la Révolution française*.

siècle; bien entendu que, lorsqu'il s'agira de remonter à la cause de ce malheur, le mauvais état des écoles ecclésiastiques, le vice de leurs études philosophiques, théologiques, de leur méthode scholastique, seront dans sa bouche.

Pour n'être pas dupe d'une si grossière illusion, en convenant franchement du fait, allons droit au principe de cette grande plaie qu'a faite à la religion la révolution de 1789.

Il n'est que trop véritable, que le nouveau clergé est moins versé que l'ancien dans les sciences divines et humaines; et c'est une des causes pour lesquelles nous autres vieux prêtres, qui avons connu l'ancien temple, nous pleurons en voyant le nouveau. Mais il y a un autre fait pour nous démontré, c'est que les études du sacerdoce, au fond les mêmes qu'autrefois, ne sont pour rien dans ce désastre; et il est visible que nos ennemis nous reprochent ici le mal qu'ils nous ont fait. Après avoir dépeuplé le sanctuaire, démoli à grand coups de la hache révolutionnaire les écoles savantes de l'Eglise, et fermé devant elle les sources de la science, l'impiété ne craint pas de dire avec insulte à la religion, cette veuve qu'elle a désolée, privée de ses enfans, dépouillée de tous ses biens de science et de fortune : Voyez combien votre famille est pauvre, ignorante, déconsidérée;

venez à nous; marchez à cette lumière nouvelle que nous avons fait briller dans le monde : c'est l'unique moyen qui vous reste de sauver un peu de crédit et de considération, dans le siècle où vous vivez. Allons au fait : notre clergé est moins savant que celui de l'ancienne France; rien de plus étranger aux causes de cette calamité, que la méthode scholastique. En voici la véritable, pour tout homme à qui les préjugés philosophiques n'ont pas fermé les yeux.

La révolution de 1790 trouva dans le clergé un nombre prodigieux de prêtres savans et instruits, capables de défendre la religion par de bons écrits, et de l'honorer par l'étendue de leur science et la variété de leurs connoissances. Tout à coup, en cette année de sinistre mémoire, les ordinations cessent, le clergé offre l'image d'une société où les générations s'arrêtent. Les savans furent plus que décimés par les rigueurs de la réclusion, de la déportation, de la proscription; mais la science ecclésiastique fut plus profondément blessée par l'interruption des ordinations : elles cessèrent entièrement en 91, ne reprirent que foiblement en 1803, et ne commencèrent à être fécondes et productives qu'en 1810 ou 1811. Voilà donc une lacune de plus de vingt années, pendant lesquelles la succession des savans s'est arrêtée; et les savans

morts n'ont pas laissé après eux d'héritiers de leur science. En 1820 je vois les ordinations en pleine vigueur ; mais c'est alors que les vétérans du sacerdoce ont versé des larmes, et que la nouvelle Jérusalem leur a apparu comme un sol dévasté, où tant de pépinières dans lesquelles se nourrissoient autrefois les savans, avant d'être transplantés dans le champ de l'Eglise, ont disparu peut-être sans retour.

Parmi ces conservatoires de la science que la révolution a enlevés à l'Église, je mets au premier rang les universités. Ces corps savans avoient, comme les corps religieux, la vertu de se perpétuer et de se reproduire. Leurs principaux officiers, recteurs, syndics, professeurs, étoient non-seulement docteurs, mais doctes en quelque sorte par office, étant par état consacrés à l'étude des sciences; et l'on sait que le nombre de ces écoles savantes n'étoit pas petit, et que celui de leurs docteurs étoit presque innombrable.

2° Les corps religieux étoient encore pour l'Église des sanctuaires où se conservoit la science. Plusieurs d'entre eux étoient voués aux études savantes par l'esprit même de leurs règles ou de leurs instituts : on reconnoît à cette marque les Bénédictins; et en général la plupart des ordres religieux tenoient à honneur de former des sa-

vans, et les considéroient comme la gloire et l'ornement de tout le corps. Là un homme ami de l'étude et apte à la science, que de secours et de ressources ne trouvoit-il pas dans ces maisons pour développer son talent, et se créer une place parmi les doctes! Vaste bibliothèque, écrivains renommés, jaloux, par religion et par esprit de corps, de former des successeurs, de les initier dans le secret de la science, de diriger leurs savantes recherches, de leur transmettre le riche héritage de leurs plans ébauchés, de leurs matériaux amassés, de leurs œuvres commencées. Qui nous dira le nombre des savans qui habitoient les monastères de l'Italie et de la France avant la fatale époque de 1790?

3° Les chapitres : grand nombre de leurs membres cultivoient les sciences avec succès, favorisés par de grands loisirs et de grandes ressources de fortune.

4° Les titulaires de bénéfices simples étoient innombrables, et un grand nombre étoient poussés vers les études de cabinet par goût et par attrait; plusieurs même, par le besoin de se créer une occupation, pour remplir leurs loisirs; sans parler de ceux qui n'étoient pas insensibles à l'honneur et à la considération qui environne l'homme de lettres.

5° Les recteurs des paroisses : quel temps ne trouvoient-ils pas alors pour vaquer à l'étude! et

plusieurs d'entre eux ont mérité d'être inscrits dans le catalogue des savans. Pauvre Église Gallicane! tu as vécu jusqu'ici sur un vieux fonds, reste précieux de l'ancienne France; ces hommes sont morts, et n'ont pas laissé de successeurs. A présent les jeunes élèves du sanctuaire, dès le moment même de leur ordination, sont en quelque sorte conscrits et enrôlés pour former la milice des pasteurs voués à la vie active du sacerdoce; tous leurs momens sont absorbés par les œuvres saintes et matérielles du divin ministère : baptêmes, mariages, sépultures, administration des sacremens. Accordez-leur la plus rare pénétration d'esprit désirable, il leur manquera toujours cette condition essentielle qui fait les savans, le temps. Je l'ai dit, et c'est ici le lieu de le répéter, les railleries de l'impiété sur l'ignorance du sacerdoce ne sont pas d'un bon ton, et ressemblent beaucoup aux jeux cruels de cet oppresseur, qui, après avoir spolié la veuve et l'orphelin, se rit de leur misère. Je crois donc avoir assigné des causes plus réelles de la médiocre instruction reprochée, avec plus ou moins de justice, à notre jeune clergé, que le vice de la méthode scholastique. Un orateur chrétien vient de présenter, sous des formes oratoires, le fond de ces réflexions : « Depuis quand l'éloquence » évangélique s'est-elle affoiblie parmi nous? Il

» n'y a pas quarante ans encore, que nous avons
» vu les chaires chrétiennes remplies par des
» orateurs dignes des premiers siècles du chris-
» tianisme. Leur voix étoit celle des Nathan et des
» Isaïe; leur zèle celui des Paul et des Barnabé;
» leur langage celui des Basile, des Chrysostôme,
» des Ambroise : nous les avons entendus dans
» notre première jeunesse. Bientôt après nous
» les cherchâmes des yeux; qu'étoient-ils deve-
» nus? Jérusalem, Jérusalem, qui tues les pro-
» phètes et égorges ceux qui sont envoyés vers
» vers toi, oseras-tu, les mains encore teintes
» de leur sang, demander pourquoi ils sont
» muets? Après avoir précipité le pontife, le
» prêtre et le lévite dans un même tombeau,
» est-ce à toi de reprocher à la tribu sainte
» mutilée, le dépérissement et l'affoiblissement
» de son éclat et de ses forces? As-tu droit d'exi-
» ger que nous, les tristes restes de nos frères
» morts, les foibles et derniers débris de cette
» Église de France, naguère si florissante et si
» illustre, nous fassions seuls revivre toute sa
» gloire, et soutenions tout le poids de son an-
» tique renommée? Hélas! réduits à un petit
» nombre, consumés de travaux, partagés entre
» tant de fonctions diverses et de pénibles minis-
» tères, attaqués par tant d'ennemis, abreuvés
» de tant d'amertumes, où est notre loisir pour
» nous livrer aux méditations profondes dans

» lesquelles nos prédécesseurs passoient tran-
» quillement leurs jours? Ah! au lieu de dé-
» daigner nos efforts, et d'achever d'abattre ainsi
» notre courage, ne seroit-il pas plus juste de
» consoler nos peines, et d'animer notre con-
» fiance par plus d'empressement et de docilité
» que jamais? Et si la divine parole a perdu
» quelque chose de ses ornemens extérieurs et
» de sa magnificence dans nos bouches, ne doit-
» elle pas d'ailleurs vous être plus précieuse,
» parce qu'elle est plus rare; et ne devriez-vous
» pas conserver avec un soin plus religieux ces
» dernières étincelles du feu sacré qui vous reste,
» et qui menace de s'éteindre (1) ? »

Des hommes d'Etat, dans leurs observations sur la situation présente du clergé en France, insistent beaucoup sur cette réflexion; il paroît qu'elle les a vivement émus, car elle se reproduit souvent dans leurs communications diplomatiques et leurs épanchemens politiques. Le clergé, disent-ils, depuis 1790 a prodigieusement baissé dans l'opinion publique, et aujourd'hui sa considération y est petite et presque nulle. De ce fait, qu'ils affirment comme certain et incontestable, remontant à ses premières causes, l'ignorance du sacerdoce catholique, le vice de son éducation et de ses études,

(1) M. de Mac-Carthy, *Sermon sur la parole de Dieu.*

les idées et les connoissances surannées qu'on y puise, les méthodes de la vieille scholastique qui dominent encore l'enseignement de ses écoles; toutes ces choses sont dans leur bouche, et viennent sous leur plume. Voilà, disent-ils encore dans leur plan de réforme, ce qui met les prêtres français en arrière de leur siècle et du progrès de ses lumières. M. Bautain et les siens applaudissent à ces discours, font sur ce sujet des concessions fâcheuses, au nom du public éclairé dont ils se disent les organes; et tout cela en haine de la scholastique, ce grand ennemi de la vérité qu'ils ont juré d'exterminer, dans l'intérêt de la science de la religion et de son sacerdoce.

Il y auroit bien des choses à dire, des explications à demander, des distinctions à faire, avant que d'admettre ce fait qu'on nous donne comme incontestable; mais pour plus de brièveté dans la controverse, nous l'admettons, ou, pour mieux dire, nous le laissons passer.

La déconsidération du clergé est réelle dans un certain monde, nous n'en disconvenons pas; mais à côté de ce fait, nous croyons devoir placer cet autre qui n'est pas moins certain : c'est que la trop fameuse révolution de 1789 a divisé, partagé le monde en deux; elle a créé partout, et surtout dans notre France, au sein de la même nation, deux sociétés différentes. Ces deux peu-

ples ne parlent plus la même langue, n'ont presque plus rien de commun dans les mœurs, les doctrines, les devoirs, la règle de conduite; c'est une autre raison, un autre sens commun, une autre morale, d'autres notions du vrai, du faux, du juste et de l'injuste; en un mot, c'est un autre monde. Tout cela n'est pas nouveau : saint Augustin a beaucoup parlé de la cité de Dieu et de celle des hommes, du royaume du Christ et de celui de Bélial. Ces deux mondes ont chacun leur poids, leur mesure, leurs balances pour peser le mérite, pour dispenser la louange et le blâme, la gloire et l'ignominie, la bonne et la mauvaise renommée; d'où il suit qu'on peut être grand et honorable chez une de ces deux sociétés, pendant qu'on est vil et méprisable dans l'autre.

Nous convenons franchement que le clergé français est très-peu estimé dans le monde athée, sans Dieu, sans religion, que la révolution a créé, ou dont elle a beaucoup agrandi le domaine; mais nous soutenons en même temps, qu'il l'est beaucoup dans le monde chrétien et orthodoxe. Et si l'on nous demande la cause de ce phénomène, nous répondrons que les études de théologie, de philosophie, et leurs méthodes d'enseignement n'y sont pour rien; que la diversité ou plutôt la contrariété des doctrines sont

ici tout. Il faut s'arrêter là : voilà du réel, du positif; tout le reste sont faux-fuyans, propos en l'air, par où l'erreur cherche à faire une trompeuse diversion, pour se dérober à la vérité qui la poursuit. Entrons dans le détail.

Qu'est-ce qu'un prêtre catholique, pour un homme sans religion et sans Dieu? Aux yeux de sa raison faussée par l'erreur et la passion, c'est une manière d'imposteur, pour qui le temple est une salle de spectacle, la chaire et l'autel un double théâtre, où il varie les représentations pour le service d'un peuple crédule et superstitieux. Aux yeux de sa politique, séparée par un divorce complet de la religion, c'est un homme public, un magistrat, un officier de morale, préposé à la garde de certaines croyances et cérémonies religieuses, plus ou moins utiles au grand but de la société, qui est de contenir le peuple dans l'obéissance aux lois. Je voudrois bien qu'on pût me reprocher d'avoir mis ici sous les yeux du lecteur, un tableau où il y a beaucoup de charge dans les traits et les couleurs; mais je crains que ce ne soit là malheureusement une peinture fidèle de l'état présent de plusieurs des départemens qui environnent la capitale.

Qu'est-ce qu'un prêtre, pour un croyant à la religion de Jésus-Christ, et à la parole de son Evangile? C'est le ministre et le représentant

de Dieu au milieu des hommes, le dépositaire de tous les pouvoirs divins que le Fils de Dieu a exercés sur la terre. Lier et délier les ames, remettre et retenir les péchés, ouvrir et fermer le ciel, appeler sur l'autel le Très-haut obéissant à sa voix, célébrer un sacrifice où un Dieu est offert à un Dieu ; telle est la hauteur où s'élèvent les pouvoirs du prêtre. Il ne s'agit pas d'examiner si ces mystères impénétrables sont des vérités ou des préjugés ; il me suffit de constater, qu'à l'égard du catholique, ce sont des dogmes qu'il croit de cœur pendant qu'il les confesse de de bouche. Or, je soutiens que, pour un homme profondément convaincu de ses croyances, un prêtre est en quelque sorte un objet de culte (1); la dignité sacerdotale est, à ses yeux, plus honorable que celle des monarques ; elle est si élevée, que les anges n'en seroient pas dignes : cet homme, en qui une foi vive a imprimé fortement cette conviction dans l'esprit, dans le cœur et dans l'imagination, s'il est assis à une table royale, sera tenté de présenter la coupe à un prêtre avant que de l'offrir au maître du du monde (2) il y en a même qui verroient peut-

(1) On sait qu'en Espagne, en Italie, en Belgique, et dans quelques provinces de France, le peuple, à la vue d'un prêtre, accourt, se met à genoux, et lui demande sa bénédiction.

(2) Saint Martin l'a fait à la table de l'empereur Maxime.

être plus de convenance que de hardiesse dans une pareille action. Voilà ce qui nous explique les honneurs rendus au sacerdoce catholique dans tous les siècles chrétiens; l'imagination, dans ces beaux temps, en donnant un libre essor à ses pensées, ne voyoit rien de plus grand que Dieu, de plus imposant et de plus terrible que les promesses et les menaces de sa loi, de plus vénérable que le caractère sacré de ses ministres et de ses représentans au milieu des hommes. Au moyen âge, les guerriers couverts de fer ne révéroient pas, dans le prêtre, le lettré et le savant; ils estimoient à honneur de ne savoir pas signer leur nom; ils renvoyoient l'étude des sciences et des lettres aux ouvriers de la cité et aux vilains de la campagne: mais s'ils bravoient les hommes, ils craignoient Dieu et l'enfer; c'est pourquoi la vue d'un prêtre leur en imposoit, ils redoutoient sa malédiction encore plus que la foudre; et le glaive de son excommunication, pénétrant jusqu'à la dernière division de l'ame, leur sembloit plus terrible que la lance de l'homme d'armes qui tue le corps. Saint Bernard n'étoit pas, de son temps, le centre de toutes les grandes affaires, le juge de tous les différens nés entre les rois, les comtes et les barons, à cause de ses belles connoissances, de cette éloquence douce et persuasive qui en a

fait la merveille de son temps, mais à cause de sa sainteté. Un saint étoit aux yeux de ces hommes si profondément religieux, l'ami de Dieu, le confident de tous ses secrets: lui déplaire, c'étoit s'exposer à la disgrâce du Très-haut, qui ne souffre pas qu'on manque à ses amis, ni qu'on leur cause de la tristesse. Le progrès des lumières n'a rien ôté à ce respect des peuples pour le sacerdoce, dans les siècles chrétiens où brilloit la lumière des sciences et des lettres : la vie du prêtre a pu être, à ces époques, vile et abjecte; mais aux yeux de ces chrétiens éclairés de la double lumière de la religion et de la science, le ministère étoit honorable, alors même que le ministre étoit méprisable; et la boue qui lui couvroit la face, ne pouvoit effacer la majesté de Dieu qui brilloit sur son front. Mais donnez-moi un peuple de philosophes tel que le rêvoient déjà les fondateurs de la prétendue philosophie de nos jours; une contrée où se découvre ce spectacle inconnu aux siècles païens, de peuplades entières sans culte, sans prêtre, sans autel et sans sacrifice. Pour ces hommes sans Dieu, qu'est-ce qu'un prêtre? C'est un homme qui fait le métier de prêtre; un homme né de bas lieu, et qui vit de prières et de messes, comme d'autres de leur trafic et de leur travail mécanique. Le pasteur de cette paroisse, si toutefois elle en a un, est

pour ceux qui l'habitent le but de leurs dérisions, dans les réunions aux maisons de vin et de débauche. S'ils entrent dans l'Eglise, ils écoutent le prône du prêtre avec un dégoût et des préventions qu'ils ne sentent pas pour le charlatan qui les harangue du haut de ses tréteaux. Tout cela est suivi, conséquent; c'est le résultat de l'invincible nature, laquelle mettra toujours une conformité inévitable entre les idées et les jugemens, les croyances et les œuvres.

On me dira peut-être : En 1790, les grands et le peuple avoient déjà fait bien des progrès dans la philosophie, jusque là que la révolution est née de la philosophie; et cependant le clergé étoit honoré, respecté, ou beaucoup moins déconsideré. Mais outre que la corruption des esprits n'étoit point alors à beaucoup près aussi générale et aussi profonde dans la multitude; de plus, qu'on le remarque bien, le rang civil du clergé étoit alors grand et élevé; et tel, qui ne révéroit plus le prêtre, respectoit encore en lui le citoyen titré, le magistrat préposé à la police de l'Église, à l'exécution des lois de sa discipline, à la garde des registres des décès et des mariages. Quant à l'évêque, il en imposoit au peuple par les plus hautes dignités de l'État dont il étoit revêtu; baron, comte, quelquefois même prince de la cité, conseiller du Roi dans tous

ses conseils, président né de toutes les assemblées publiques. Il m'est bien permis, sans qu'on puisse me prêter des intentions que je n'ai pas, de raconter ces faits historiquement; de faire remarquer même que ces honneurs attachés à l'épiscopat, étoient à cette époque, dans les vues de la providence, des moyens humains destinés à soutenir cette considération nécessaire au sacerdoce, et si ébranlée alors dans l'esprit du peuple par les efforts de l'impiété: c'est ainsi qu'un bâtiment avec des fondemens minés, et des murs qui laissent entrevoir des ouvertures menaçantes, tient encore et demeure debout, par la force des arcs-boutans et des avant-murs qui lui servent d'appui. Au reste, on sait, sans que j'en fasse la remarque, que l'irréligion, à laquelle j'attache la cause de ces malheureux effets, se modifie diversement dans les esprits. Il y a des athées de spéculation, il y en a de pratique; il y en a de tolérans, il y en a aussi de haineux envers Dieu et son culte; il y a des chrétiens et des demi-chrétiens; vous trouvez des philosophes indifférens, pour qui toutes les religions sont bonnes : tous ces hommes sont plus ou moins respectueux, plus ou moins irrévérens envers le sacerdoce catholique, à mesure qu'ils montent plus haut ou qu'ils descendent plus bas dans l'échelle qui sépare

l'athéisme du vrai christianisme. D'après cet exposé, le lecteur judicieux aperçoit déjà la fâcheuse position du clergé, et l'impuissance où il est de recouvrer l'estime de ce monde qui donne aujourd'hui le mouvement aux grandes affaires. L'impiété ne devroit pas lui adresser ce reproche, puisque c'est un mal qu'elle a fait. Le peuple dont elle a entrepris l'éducation, et qu'elle se glorifie d'avoir éclairé et conduit à la maturité de l'âge, par les lumières de sa raison et de sa philosophie, ce peuple est sans religion et sans foi; les yeux de son esprit ne voient plus dans le prêtre rien de grand et de divin. Vu des yeux du corps, c'est un pauvre couvert de tout le mépris qui s'attache à la personne du pauvre, et du pauvre sans crédit dans la cité, à qui sont contestés ses droits de citoyen, accordés sans dispute au manouvrier et à l'homme de peine. Après cela, pourquoi tant alambiquer son esprit, subtiliser, raffiner dans le raisonnement, se perdre dans des considérations politiques, pour trouver à un effet des causes idéales et chimériques, quand on a sous la main les véritables, l'esprit athée et irréligieux de notre siècle?

Je l'ai dit: notre position est fâcheuse; toutefois elle n'est pas sans ressource; un moyen nous reste pour retenir la considération publi-

que, jusque dans ce royaume de ténèbres, où ne luit plus le soleil de l'Evangile. Ce moyen, c'est la vertu vraiment chrétienne et sacerdotale; cette charité qui souffre tout, qui supporte tout, qui au milieu des injures et des opprobres, des contrariétés de tout genre, ne se lasse jamais de travailler à la gloire de Dieu, et au bonheur des hommes. Si nous partageons avec le pauvre le pain de notre indigence, si nous volons au secours des mourans et des malades avec le courage intrépide du guerrier et son mépris pour la mort dans un jour de bataille; si nous ne connoissons d'autre parti que celui de Dieu et de l'ordre; si notre bouche ne prêche que l'Evangile de la paix au milieu de nos discordes civiles, nous serons aimés du chrétien, respectés par le mécréant; et les ennemis de Dieu, témoins de notre vie irréprochable, sentiront la calomnie expirer dans leur bouche, et seront forcés de nous bénir au lieu de nous maudire. De violentes tempêtes s'élèveront contre l'Eglise, l'heure de la persécution sonnera; et ce prêtre, condescendant par charité, inflexible par devoir, sans intérêt comme sans passion, sera pour l'irréligion une puissance qui lui en imposera; elle n'osera le forcer dans cet asile impénétrable de sa conscience où il s'est réfugié, après avoir tout cédé pour le bien de la paix; elle n'osera toucher à ce juste béni par le pauvre, et révéré

de tout homme honnête que la haine de Dieu n'aveugle pas. Je laisse courir ma plume, je le vois bien: mais je sens en même temps que je ne divague pas. On nous parle de la déconsidération du clergé, on nous en demande les causes; la fausse politique, l'esprit d'erreur et de systême en allèguent de fausses : une philosophie vieillie, une théologie surannée, un enseignement défectueux, la scholastique, méthode absurde et digne de pitié; j'assigne les véritables, je les développe, je les mets en vue, je les approprie à mon sujet : en tout cela je ne vois rien en dehors de la question, et qui mérite qu'on me rappelle à l'ordre.

On nous propose, pour remède à ce mal, une éducation plus libérale du sacerdoce, une refonte totale de l'enseignement de ses écoles, un clergé moins pourvu de théologie, mais orné de connoissances variées sur cette haute métaphysique qui explique les plus impénétrables mystères de l'ame; sur la politique, les arts, le commerce, l'agriculture, l'économie financière et rurale. A la place de tant de prédications sur la justice, sur la charité chrétienne, le pardon des injures, les devoirs réciproques d'amour, d'obéissance, de respect, de fidélité, qui font les bons époux, les enfans soumis, les domestiques fidèles, les citoyens paisibles; au lieu de toutes ces choses, on voudroit quelques prônes sur les droits de

l'homme, les droits respectifs des souverains et des peuples, des instructions propres à diriger le villageois dans la culture des terres, la vente des denrées, l'éducation des bestiaux, le ménage, la taille des arbres, la bonne tenue des jardins. A la place de cette vie sérieuse, retirée, partagée entre la prière, l'étude, la visite des malades, l'instruction des enfans, ces visites cordiales et affectueuses du pasteur dans les maisons de sa paroisse, tempérées par la gravité de son ministère; au lieu d'une vie si exemplaire, des apparitions plus fréquentes du prêtre dans ces repas de réunion, dans ces cercles de la cité où la joie est si vive et la parole si libre, sauf à lui à s'y montrer coulant sur les propos grivois et irréligieux. Nous pensons que tous ces conseils que nous insinue M. Bautain, par la bouche de son apologiste, ne sont pas bons à suivre. Je m'avise à mon tour d'exposer des plans de réforme, un remède plus approprié à la grande maladie du genre humain, et qui va à la guérir dans sa source : la religion chrétienne, la foi catholique, ces deux institutions qui régénèrent l'homme jusqu'au fond des entrailles, créent en lui un autre esprit, un autre cœur, un homme entièrement nouveau, ami du vrai, zélateur de tout bien. Et puis mettant un pied dans la politique, je me hasarderai jusqu'à dire à un légis-

lateur sage et judicieux : Vous estimez la religion chrétienne une auxiliaire utile à la société, et vous gémissez sur cette déconsidération du sacerdoce qui le rend inutile à ce but; essayez de ce moyen dont on vous a parlé avant moi; vous le pouvez sans toucher aux choses essentielles à la révolution. Rendez au clergé catholique les registres de naissance et de mariage; le pasteur en deviendra plus respectable aux yeux du peuple. L'ouvrier athée et le laboureur irréligieux qui le fuient, seront forcés de s'en approcher dans ces grands actes de la vie civile. Sa personne vue de près, leur paroîtra aimable; l'occasion sera belle pour lui de faire arriver jusqu'à leur cœur quelques paroles de paix et de vérité: d'autant plus que, vous le savez peut-être, ces archives publiques confiées à d'ignorans maires de village, ont laissé quelquefois entrevoir des lacunes fâcheuses, des vides effrayans pour les plus grands intérêts des familles; et des enquêtes, des confrontations avec les registres mieux tenus de la paroisse, ont été ordonnées. Si cet expédient vous semble un beau idéal, dangereux, impraticable; je ne décide rien : j'émets une opinion; prenons, si vous le voulez, que je n'aie rien dit; j'y consens.

FIN.

TÉMOIGNAGES

A L'APPUI DE CETTE DISSERTATION.

Les philosophes disent que l'Evangile suffit, mais les anciens Pères de l'Eglise, qui connoissoient à fond l'Evangile, et qui en furent les plus fermes appuis, ont cru que la dialectique en étoit la haie, le rempart et la défense. *Est*, dit S. Clément d'Alexandrie, *per se ipsam perfecta, et nullis indigens, doctrina Salvatoris, utpote facultas et sapientia Dei. Porrò Græca philosophia ad eam accedens, non potentiorem facit veritatem, sed sophisticam adversùs eam impressionem imbecillem reddens, propulsansque dolosas contra veritatem insidias, congruens vineæ* sepimentum *et* vallum *dicitur*. (Stromat. lib. 2.)

Saint Basile en parle à peu près dans les mêmes termes: *Facultas dialectica* muri *instar est dogmatibus, quod ea non sinit facilè diripi, et quorumlibet incursioni patere*. (In cap. 2 Isai.)

Saint Augustin ne faisoit pas moins d'état de la dialectique. Voici ses paroles: *Disputationis disciplina, ad omnia genera quæstionum, quæ in litteris sanctis sunt, plurimùm valet*. (De Doct. christ. lib. 2, n. 48.) *Per hanc scientiam, fides saluberrima, quæ ad veram beatitudinem ducit, gignitur, nutritur, defenditur, roboratur*. (De Trinit. lib. 14, n. 3.) Dans ses livres contre Cresconius Donatiste, (*lib.* 1, *cap.* 13, *n.* 16, *et seq.*) il s'étend assez longuement sur les avantages de cette science, surtout dans les controverses avec les hérétiques.

Arnobe le jeune lui attribue une autre prérogative. *Ars dialectica*, dit-il, *in rebus obscuris ingreditur, ut videatur*

esse verum, quod verum est. (Confl. cum Serap. *de Deo trino et uno.*)

Écoutons saint Ambroise: *Quæ sunt Apostolorum, quæ laxari jubentur, retia? nisi verborum complexiones, et quasi quidam orationis sinus, et disputationum recessus, qui eos quos ceperint non amittant.* (In Luc. lib. 4.)

Enfin saint Grégoire de Nazianze, dans l'éloge qu'il a fait de saint Basile, exalte par-dessus tout son habileté dans l'art de la dialectique: *In qua adeo excelluit*, dit-il; *ut iis, qui cum eo disputabant, facilius esset è labyrintho sese extricare, quàm argumentorum ejus laqueos effugere, si quando res ita postularet.* (Or. 20.)

Quelle présomption ne forme pas en faveur de la dialectique et de la théologie scholastique, l'opposition qu'ont professée contre elle les hérétiques des derniers siècles? Wiclef, dans ses articles condamnés par le concile de Constance, prétend que la théologie, *tantùm prodest Ecclesiæ, quantùm prodest diabolus.* Luther (1) appelle les écoles de théologie, *satanæ lupanaria*, et donne à saint Thomas le nom de *phiala iræ Dei.* Calvin ne s'est pas moins déchaîné contre elle dans ses *Institutions*, et Mélanchton dans son *Apologie.* Les hérétiques de Witemberg et les Anglicans, ont poussé la fureur contre elle, jusqu'à rassembler un grand nombre de livres scholastiques, qu'ils mirent sur une bière, pour les porter ainsi par les rues, et les brûler sur les places publiques qu'ils faisoient retentir de chants lugubres (2). Jansénius ne s'est pas montré plus respectueux envers la théologie et ses raisonnemens, qu'il appelle, *depuratas Aristotelicæ metaphysicæ eliquationes, philosophicas tricas, et ineptias è classibus dia-*

(1) Lib. 2 de abrog. Missæ.—(2) Surius, in *Append. ad Naucler. Chronic.* —Sauder. *de Schism. Angl.* lib. 2.

lecticorum petitas (1). L'abbé de Saint-Cyran, le père Quesnel et leurs disciples, n'ont pas fait voir moins de dédain pour tout ce qui sent la scholastique. Aussi se vantent-ils de traiter la théologie par le moyen de la tradition des Pères, et font-ils profession de n'employer que le langage des saints docteurs. Tout ceci démontre suffisamment que si l'Evangile, la tradition et les Pères nous fournissent l'essentiel de la doctrine, la théologie n'en est pas moins la haie qui protège la doctrine elle-même contre les assauts des ennemis.

Muzzarelli, qui, en rapportant ces témoignages, fait les réflexions qu'on vient de lire, y ajoute les considérations suivantes:

Depuis quelque temps, la théologie a banni de ses écoles la plus grande partie des recherches inutiles, pour s'appliquer aux questions plus nécessaires. Je le sais, et je ne crains pas de l'avouer, parce que je mets la vérité avant tout; on pense aujourd'hui à s'écarter de la voie droite, et l'on voudroit, ce semble, céder au destin de toutes les sciences, qui après avoir atteint le plus haut point de prospérité, déchoient rapidement pour aller s'engloutir dans l'abîme de l'ignorance, je dirois presque du néant. Anciennement on a abusé de la forme scholastique; on a abusé du génie et de l'art: dans la suite on a corrigé ces abus en grande partie, et la théologie s'est trouvée réduite à un état intermédiaire entre une trop grande sécheresse et une parure excessive. Aujourd'hui on ne veut plus du tout de la forme ni de la progression dialectique des argumens; mais on cherche jusque dans la théologie, l'aménité, le plaisir et la familiarité. C'est là le moyen de perdre la

(1) Tom. II, lib. *proœm.* cap. 8 : lib. *de Gratia primi hom.* cap. ult. lib. 2, *de Statu nat. lapsæ*, cap. 5; tom. I, lib. 6, cap. 18.

vérité, et de se laisser séduire par le serpent insidieux qui se cache sous la verdure et les fleurs. Mais à qui la faute, encore une fois, sinon aux philosophes? qui a livré au ridicule la méthode scholastique, sinon eux? qui a ouvert ce sentier dangereux et y a marché le premier? La logique avoit conservé les traces des défauts qui l'avoient si longtemps défigurée : quelques-uns perdoient peut-être trop de temps dans des questions puériles et insignifiantes; et là-dessus, le siècle a lancé une sentence générale qui condamne au feu une pareille logique! Mais n'eût-il pas mieux valu la réformer dans les défauts qui lui restoient? Il eût mieux valu se taire, sans doute; mais cela n'étoit pas conforme à la sublimité de l'esprit philosophique, qui souhaite de voir anéantir tout ce qui est défectueux. C'est ainsi que la logique elle-même a voulu se parer comme une jeune mariée qui s'embarrasse le sein de fleurs odoriférantes. La logique n'est plus l'art de raisonner. Quand vous entrez en logique, on prétend vous apprendre en quelques jours à raisonner avec justesse, et l'on offre à l'avidité de votre esprit, ce qu'on auroit dû réserver pour la métaphysique. Encore, ces matières, ne fait-on que les effleurer, et cela si superficiellement et avec tant d'afféterie, que les dames mêmes ne dédaignent pas d'écouter un professeur bien maniéré. Avec de pareilles inepties en tête, que voulez-vous que pensent les étudians qui passent de là à l'étude de la théologie, et deviennent eux-mêmes en peu d'années maîtres et docteurs? Osent-ils s'écarter tant soit peu de ces manières gracieuses? on les regarde aussitôt comme de froids pédans, des esprits simples qui se sont laissé influencer, des ennemis mortels de la vérité. C'est donc à vous seuls, ô philosophes, qu'ils faut attribuer tous les défauts de la théologie, ainsi que ceux dont on accuse les sciences les plus sublimes. Il faut donc absoudre

la théologie, ou comprendre dans une condamnation universelle cette philosophie qui vous est si chère, et que vous prétendez être exempte de toute espèce de préjugé.

(*Il buon uso della Logica ;* Roma, 1807. Tom. 1, opusc. 4. *La Theologia.*)

TÉMOIGNAGE DE GROTIUS (1).

Dans un plan d'études qu'il trace à Dumaurier, ambassadeur de France en Hollande, Grotius y fait entrer, comme on le présume bien, l'étude du droit public et du droit des gens; et après lui avoir dit qu'il apprendra de Platon et de Ciceron, dans leurs ouvrages sur les lois, comment on tire les principes de ce droit de la sagesse morale, il lui conseille de lire la partie de la *Somme* de saint Thomas, qu'on appelle la *seconde Seconde*, et principalement ce qui concerne les lois et la justice, en l'assurant qu'il ne se repentira pas d'avoir fait cette lecture. (*Ep. Maurer.* p. 18.)

Les scholastiques, qui ont succédé aux Pères de l'Eglise, dit-il ailleurs, montrent souvent beaucoup de génie et de

(1) Grotius, savant du premier ordre, s'est acquis la palme parmi les jurisconsultes vraiment dignes du nom de philosophes. Son ame est aussi religieuse que son génie est vif et pénétrant. Ceux qui de nos jours ont écrit sur le droit de la nature et des gens, ne sont pas dignes de lui être comparés ; et, quand un sophiste ignorant, comme J. J. Rousseau, croit se débarrasser de lui, en disant d'un ton doctoral, qu'il établissoit le droit par le fait, on ne peut qu'en sourire de pitié, comme à la vue d'une taupe qui voudroit prescrire au soleil la manière dont il doit éclairer le monde. Grotius sera difficilement surpassé dans le droit particulier naturel, dans le droit des gens qui n'en est que l'application, et dans le droit criminel. Les principes sur lesquels il établit la succession héréditaire naturelle, et le droit de punir, son vingtième chapitre surtout *de pœnis,* son admirable déduction de la vraie nature et de la légitimité de la guerre, accompagnée des lois prescrites par l'humanité, et des règles de prudence pour la bien conduire, suffiroient pour immortaliser son nom. (M. de Haller, *Restauration de la science politique,* tom. I, pag. 38.)

pénétration ; mais comme ils ont vécu dans des siècles malheureux, où les lettres et les sciences les plus utiles étoient entièrement négligées, il ne faut pas s'étonner, si parmi plusieurs bonnes choses qu'ils ont dites, on en trouve quelques-unes sur lesquelles ils ont besoin d'indulgence. Cependant, lorsqu'ils s'accordent dans la décision de quelque point de morale ; il n'arrive guère qu'ils se trompent, parce qu'ils sont très-clairvoyans, et fort ingénieux à découvrir les bévues et les fausses pensées des autres. Avec tout cet esprit de dispute, ils ne laissent pas de donner un exemple louable de modestie, en ce qu'ils combattent leurs adversaires, uniquement par des raisons bonnes ou mauvaises, sans avoir recours à ces armes étrangères, dont l'usage s'est introduit depuis peu, et qui déshonorent si fort les lettres et les savans ; je parle des injures, fruit honteux d'un esprit qui n'est pas maître de lui-même. (*De jure Belli*, prol. n. 53.)

TÉMOIGNAGE DE LEIBNIZ.

Les modernes qui censurent avec tant d'aigreur les fautes échappées aux auteurs du moyen âge, sont bien injustes. S'ils avoient vécu dans ces malheureux siècles, ils penseroient bien différemment. Quand on considère que l'histoire des peuples et de la philosophie étoit ensevelie dans les ténèbres ; qu'on n'avoit que de très-mauvaises traductions des meilleurs écrivains ; qu'on ne pouvoit, avant la découverte de l'imprimerie, acquérir des livres qu'à très-grands frais, ou les transcrire soi-même qu'avec des peines infinies ; que les découvertes et les actions des uns ne parvenoient que rarement et toujours tard à la connoissance des autres ; (ce qui fait qu'en conférant aujourd'hui les anciens écrivains, souvent nous apprenons des

faits que les contemporains même ont ignorés) quand on considère encore une fois toutes ces circonstances ; loin d'être étonné que les anciens soient tombés dans de grandes et de fréquentes erreurs, on doit plutôt regarder comme un prodige qu'ils aient acquis quelque connoissance médiocre des belles-lettres et de la vraie philosophie. J'ose même dire que les plus anciens scholastiques sont fort au-dessus de quelques modernes, en pénétration, en modestie, et agitent beaucoup moins de questions inutiles. Car il est des modernes, qui ne pouvant rien ajouter de considérable à ce qu'ont dit les anciens, ne font rien autre chose que rapporter les différentes opinions, imaginer une foule de questions frivoles, partager un argument en plusieurs autres, changer l'ordre, tourner et retourner les termes. C'est par ce moyen qu'ils enfantent sans peine tant et de si gros volumes.

Pour montrer combien les plus anciens scholastiques sont supérieurs en pénétration aux scholastiques des deux derniers siècles, je citerai en exemple la secte des Nominaux, la plus profonde des sectes de l'école, la plus analogue à la manière de philosopher introduite aujourd'hui dans les écoles. (*Dissert. de styl. philosoph. Nizolii ;* Op. tom. 4, pag. 58.)

La vérité est plus repandue qu'on ne pense ; mais elle est très-souvent fardée, et très-souvent aussi enveloppée, et même affoiblie, mutilée, corrompue par des additions qui la gâtent et la rendent moins utile. En faisant remarquer ces traces de la vérité dans les anciens, ou pour parler plus généralement, dans les antérieurs, on tireroit l'or de la boue, le diamant de sa mine, et la lumière des ténèbres ; et ce seroit en effet *perennis quædam philosophia.* On peut même, dire qu'on y remarqueroit quelque progrès dans les connoissances. Les Orientaux ont de belles et grandes idées de la divinité. Les Grecs y ont ajouté le raisonne-

ment, et une forme de science. Les Pères de l'Eglise ont rejeté ce qu'il y avoit de mauvais dans la philosophie des Grecs; mais les scholastiques ont tâché d'employer utilement pour le christianisme, ce qu'il y avoit de passable dans la philosophie des païens. J'ai dit souvent, *aurum latere in stercore illo scholasticæ barbariei;* et je souhaiterois qu'on pût trouver quelque habile homme versé dans cette philosophie hibernoise et espagnole, qui eût de l'inclination et de la capacité pour en tirer le bon. Je suis sûr qu'il trouveroit sa peine payée par plusieurs belles et importantes vérités. Il y a eu autrefois un Suisse qui avoit mathématisé dans la scholastique; ses ouvrages sont peu connus, mais ce que j'ai vu, m'a paru profond et considérable.

(3e *Lettre à M. Rémond de Montmort;* tom. 5, pag. 13.)

Je conviens que les théologiens scholastiques ont agité bien des questions impertinentes; mais il y a de l'or dans ce fumier, et Grotius l'a bien su. Je conviens encore qu'un politique peut impunément en négliger la lecture, mais non pas celui qui voudra parfaitement instruire les autres dans la science du droit et des mœurs.

(*Epist. ad Bierlingium ;* tom. 5, pag. 555.)

JACQUES BASNAGE, MINISTRE PROTESTANT.

Si la théologie scholastique à eu ses défauts, par les minuties dans lesquelles on est tombé, on ne laisse pas de lui avoir beaucoup d'obligations, par l'exactitude logicienne qu'elle a introduite dans les écoles, et qui des écoles a passé dans les livres. (*Hist. des Juifs*, préf. n. 22.)

M. Emery, qui a cité en partie ces témoignages, dans le discours préliminaire qu'il a mis à la tête du *Christianisme de Bacon*, (pag. 63.) les fortifie par ces réflexions: « Nos beaux esprits seroient encore bien étonnés, si on » leur apprenoit que la science si estimable et si estimée



» du droit naturel et du droit des gens, a été créée par les » scholastiques; qu'ils en ont tracé le dessein, et posé tous » les fondemens; que Grotius, Puffendorf et tous les » autres, n'ont fait que bâtir sur ces fondemens, et » élever quelques parties d'un édifice déjà porté bien » haut par les scholastiques; et qu'encore aujourd'hui le » traité de Suarez, sur les lois, dont le droit naturel » et le droit des gens font partie, est le plus clair, le » plus complet et le plus profond qui ait été écrit sur » cette matière. »

La dernière autorité que je citerai est irréfragable en cette matière; c'est celle de Bossuet.

Ce qu'il y a à considérer, dit-il, dans les scholastiques et dans saint Thomas, est ou le fond, ou la méthode. Le fond, qui sont les décrets, les dogmes, et les maximes constantes de l'école, ne sont autre chose que le pur esprit de la tradition et des Pères : la méthode, qui consiste dans cette manière contentieuse et dialectique de traiter les questions, aura son utilité, pourvu qu'on la donne non comme le but de la science, mais comme un moyen pour y avancer ceux qui commencent; ce qui est aussi le dessein de saint Thomas, dès le commencement de sa *Somme*, et ce qui doit être celui de ceux qui suivent sa méthode. On voit aussi, par expérience, que ceux qui n'ont pas commencé par-là, et qui ont mis leur fort dans la critique, sont sujets à s'égarer beaucoup, lorsqu'ils se jettent dans les matières théologiques..... Pour ce qui regarde les Pères, loin d'avoir méprisé la dialectique, un saint Basile, un saint Cyrille d'Alexandrie, un saint Augustin, pour ne point parler de saint Jean de Damas et autres Pères grecs et latins, se sont servis souvent et utilement de ses définitions, de ses divisions, de ses syllogismes, et pour tout dire en un mot, de sa méthode, qui n'est autre chose que la scholastique dans le fond.

(*Déf. de la Trad. et des SS. Pères,* liv. 3, ch. 20.)

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

